This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

DE LA

TRANSFORMATION METALLIQVE,

Trois anciens traictez en rithme Françoise:

ASSAVOIR,

La fontaine des amoureux de science: Autheur I. de la Fontaine.

Les remonstrances de Nature à l'Alchymiste errant: auec la responce dudict Alchym. par I. de Mung. Ensemble vn traicté de son Romant de la Rose, concernant ledict art.

Le Sõmaire Philosophique de N. Flamel. Auec la defense d'iceluy art, & des honnestes personnages qui y vaquent: Contre les efforts que I. Girard mect à les outrager.

BIBLIOTECA REGIA CAROLINA

A LYON,
PAR BENOIST RIGAVD.

M. D. LXXXIX.

CES AVCTEVRS, Aux Lecteurs.

Gens de bon cœur, noſtre venue
Donner ne vous doit deſplaiſir.
Si vne fois auez cognue
La verité, cachée & nue
En noz eſcriptz, aurez plaiſir.

AVX LECTEVRS.

Es iours paſſez, amis lecteurs, ſont venus en mes mains trois petits liures touchant la transformation des metaux, anciennement compoſez en rithme Françoiſe par autãt de bons autheurs: leſquels i'eſtime ſi delectables & prouſitables, qu'ils meritent bien eſtre leuz: principalemẽt par ceux qui ayment telle ſcience. Et pour ce que parauãt les exemplaires d'iceux eſtoyent ſi rares, que pluſieurs deſiroyẽt en vain de les veoir, vous pouuez cognoiſtre que le affection m'a eſmeu à prendre peine qu'ils vous fuſſent publiquemẽt preſentez ie dy, moyẽnant l'aide de variables copies eſcrites à la main, beaucoup mieux ageancez & corrects que de ma part ne les auois oncques trouuez ſeparément. Mais ie penſe qu'il eſt conuenable, de dire icy quelque autre choſe de chacun d'iceux, pour vous donner plus de contentement.

Le premier qui eſt appellé la fontaine

La fontaine des amoureux de sciẽce.

des amoureux de science, fut composé L'an 1413. par Iean de la Fontaine, natif de Valenciẽnes en la Comté de Henault: & ha esté cy deuant imprimé à Paris & à Lyon: Mais sçauez vous comment? Veritablement çà, & là, trop corrompu, & amplifié de plusieurs choses superflues & sottes, tant au regard du sens, que de la rithme: Lesquelles y auoyent esté entremeslees, par la liberalité de quelque ignorant, soubs espoir d'auoir part audict liure. Or vous veux ie aduertir, que en transcriuant & dressant ce nostre exẽplaire, n'ay suiuy vne seule copie imprimee ou escripte à la main: à cause des faultes & erreurs estans en la chascune de celles que i'ay peu recouurer: mais de toutes leurs meilleures pieces assemblees, &, à mon iugement, ou besoin estoit, le mieux que i'ay peu corrigees, l'ay rendu tel qu'il est: touſiours fuyant & en cedict liure & és autres, de faire (par mon labeur) aucun tort aux autheurs, ou lecteurs d'iceux.

Des fours

Quant aux diuerses images des fours & vaisseaux, estans és impressions de Lyon, ie les ay laissees comme non necessaires: mais, que plus est, adioutees contre la sentence mesme de l'autheur d'iceluy liure, qui dict (f. 20. page 1. vers 18.)

Vn metal en vn ſeul vaiſſel,
Te conuient mettre en vn fournel: &c.

Ioinct qu'il n'eſt faicte aucune deſcription ou ment on deſdicts fours & vaiſſeaux, és vieux exemplaires leſquels nous auons veu eſcripts à la main.

Au ſecond liure qu'on n'auoit encores imprimé, eſt premierement introduicte nature, remõſtrant à l'Alchymiſte la difference de ſes effects & de ceux de l'art: à fin qu'il puiſſe trouuer ce qu'il cherche, en prenant & ſuyuant la voye naturelle: & apres, ledict alchymiſte, luy faiſant reſponſe prudente. On l'appelloit communément, la complainte de nature: pource que l'autheur luy faict commencer ſa harangue en ſe doulourant. Quant au nõ d'iceluy autheur, les exemplaires que i'ay veu ne le portent en tiltre: mais i'eſtime, auec pluſieurs autres, que c'eſt Iean Clopinel, dict de Meung, d'où il eſtoit natif: encores que ie n'aye oublié le paſſage de cedict liure, où il eſt eſcrit (f. 38. pag. 1. vers penult.

Comme tu peux voir és Romants
De Iean de Meung: qui bien m'apprent
Et tant les Sophiſtes repreuue.

Les remõſtran. faictes p nature à l'Alchy. &c. autheur I. de Meũg.

CAROLVS * BIBLIOTHECA

Car cecy eſt dict ſoubs le perſonnage de Nature : & lon peut ſemblablement voir entre ce que ledict de Meung ha compoſé, ſuyuant G. de Loris, au Romant de la roſe, que Amour, qu'il fait là parler, tient treſ honorables propos de luy meſme. C'eſt apres auoir dict,

Cy ſe repoſera Guillaume,
Dont le tombeau ſoit plein de baulme,
D'encens, de myrrhe, d'aloes,
Tant m'a ſeruy, tant m'a loes.
Ou s'enſuit,
Et puis viendra Iean Clopinel
Au cœur gentil, au cœur Iſuel,
Qui naiſtra deſſus Loyre à Meung,
Lequel & à ſoul & à ieun
Me ſeruira toute ſa vie
Sans auarice & ſans enuie:
Et ſera ſi ſage & ſi bon,
Qu'il n'aura cure de raiſon,
Qui mes oignemens hait & blaſme,
Combien qu'ils flairent plus que baſme, &c.

I'ay auſſi extraict & ioinct au deſſuſdict liure, vn lieu d'iceluy Romant, auquel ledict de Meung traicte manifeſtement de l'art ſuſdict, & à cauſe duquel ſeul, pluſieurs

ſieurs achetent ledict Romant. Apres eſt ſuyuant le petit teſtament attribué à Arnault de Villeneufue.

Le troiſieſme liure (qui n'auoit parauant eſté mis en lumiere) eſt intitulé le Sommaire Philoſophique de Nicolas Flamel : qui floriſſoit l'an 1393. & 1407. comme il appert encores en la ville de Paris à S. Innocent és monumẽs des deux arches oppoſites, le cymitiere entre elles, qu'il feit alors faire. En l'vne deſquelles ſont, outre autres choſes, erigees les effigies de deux Serpens, ou Dragons, & d'vn Lyon, ſuyuant la deſcription que d'iceux il ha faict en ce liure, fol. 60 pag. 2. vers 2. & fol. 61. pag. 1. vers 25. Or croy-ie bien que vous ne deſpriſerez ceſdicts autheurs pour leur ſtile : car encores que leurs vers ne ayent, quant aux mots, la grace de ceux de Marot, ou de pluſieurs autres poëtes de noſtre temps, c'eſt aſſez qu'ils enſeignent choſes exquiſes & precieuſes, leſquelles ſont ſouuent cachees ſoubs quelque vil habit. Encores ſera ce humainement faict de les excuſer tous, ou aucuns d'iceux, des fautes qu'on leur pourroit attribuer, & en charger ou le temps, ou la perplexité &

Sommaire Philoſophique de N. Flamel.

difficulté de la matiere ſubiecte, ou bien les vices des exemplaires corrompus. I'ay adiouſté à la fin deſdicts liures, vne defenſe de ceſte dicte ſcience: contre l'outrageuſe epiſtre de I. Girard: à fin qu'ils ſoyent moins ſubiects aux outrages de quelques lãgards eſtourdis, & plus agreables à pluſieurs honneſtes perſonnes.

Or ſi en quelque endroit ma peine vous peut prouſiter ou plaire, iouiſſez en ioyeuſement.

LA

LA FONTAINE DES AMOVREVX de ſcience : compoſee par Iean de la Fontaine de Valenciennes, en la Comté de Henault.

CE fut au temps du mois de May,
Qu'on doit fouir dueil & eſmay,
Quei'entray dedans vn vergier
Dont Zephirus fut iardinier,
Quand deuant le iardin paſſoye,
Ie n'eſtois pas veſtu de ſoye:
Mais de poures draps maintenu,
Pour n'apparoir en public nu.
Et m'esbatant auec deſir
De chaſſer loing mon deſplaiſir,
Ouy vn chant harmonieux
De pluſieurs oyſeaux gracieux.
Adonc ie regarday l'entree
Du iardin, qui eſtoit fermee.
Mais comme ma veue eſtima

Zephirus toſt la defferma:
Puis ſe retira, par effect
Monſtrant qu'il n'auoit cela faict.
Et quand ie veis celle maniere,
Ie me tiray vn peu arriere,
Et en apres entray dedans.
Du iour n'auois mangé des dents,
S'auoye grand ſoif & grand faim:
Mais portois auec moy du pain,
Qu'auois gardé vne ſepmaine.
Lors apperceu vne fontaine,
D'eau treſclere, pure & fine,
Qui eſtoit ſoubs vne aubeſpine.
Ioyeuſement empres m aſsis,
Et de mon pain ſoupes y feis:
Puis m'endormis apres menger
Dedans ce gracieux verger:
Et ſelon mon entendement,
Ie dormy aſſez longuement,
Pour la plaiſance que prenoye
Eſtant au ſonge que ſongeoye.
Or pourrez ſcauoir de mon ſonge,
Et s'apres le trouuay menſonge.
Il eſt vray qu'il me fut aduis,
Que deux belles dames au cler veis,
Semblables à filles de Roy
Au regard de leur noble arroy.
Vers moy s'en vindrent doulcement
Et ie les ſalue humblement,

En leur diſant, illuſtres dames
Dieu vous ſauf & de corps & d'ames,
Plaiſe vous à moy vos noms dire,
Ce ne me vueillez eſconduire.
L'vne reſpond par grand plaiſance
Amy i'ay à nom Cognoiſſance:
Voicy Raiſon que i'accompaigne,
Soit par monts, par vaux, par campaigne,
Elle te peut faire moult ſage.
Alors entendant ce langage,
Et cuidant eſtre reſueillé,
D'vn cas fus fort eſmerueillé:
Car yſſir vers de la fontaine,
Qui eſt tant aggreable & ſaine,
Sept ruiſſeaux que veu ie n'auoye,
M'eſtant couché en celle voye, 6
Leſquels m'auoyent ſi fort mouillé
Que i'en eſtoye tout ſouillé.
Là s'eſpandoit l'eau à foiſon,
Adonc priay dame Raiſon,
Qui eſtoit auec Cognoiſſance,
Me dire la ſignifiance
De la fontaine & des ruiſſeaux
Qui ſont ſi plantureux & beaux
Et à qui eſtoit le pourpris,
De tous coſtez bien entrepris
D'arbres & de fleurs odorantes
Arrouſez des eaux courantes,
En ſorte que pareils iamais

Ne me ſembloit auoir veu. Mais
Elle me dict treſdoucement
Mon amy tu ſçauras comment
Va de ce qu'as ſi grand deſir:
Eſcoute moy tout à loiſir.
En la Fontaine ha vne choſe,
Qui eſt moult nobiement encloſe. le 4
Celuy qui bien la cognoiſtroit,
Sur toutes autres l'aymeroit.
Qui la voudroit chercher & querre,
Et puis trouuee mettre en terre
Et ſecher en menue pouldre,
Puis arriere en ſon eau reſouldre,
Mais que fuſſent auant parties,
Puis aſſemblees les parties,
Qui la terre mettroit pourrir
En l'eaue que la doibt nourrir
Il en naiſtroit vne pucelle
Portant fruict à double mammelle,
Mais qu'on oſtaſt la pourriture,
Dont elle ne ſon fruit n ha cure.
La pucelle dont ie deuiſe
Si poingt & ard en mainte guiſe:
Car en l'air monte, en hault volant
Puis deſcend bas, à val coulant,
Et en s'en deſcendant Faonne,
Faon que nature luy donne.
C'eſt vn Dragon qui à trois goules:
Familleuſes & iamais ſaoules:

Tout

Tout autour de luy chaſcun rue.
L'enuironnant ainſi qu'en rue,
Et pourſuyuant par forte chaſſe
Tant que greſſe couure ſa face,
Que le noirciſt & ſi l'englue.
Puis le compreſſe & le mengue.
Elle r'enfante meſmement:
(Ce ſe fait amoureuſement)
Plus puiſſant que deuant grand ſomme.
Puis le boit comme eius de pomme.
Ainſi l'enfant à ſa maniere,
Souuent boit & r'enfante arriere,
Tant que plus cler eſt que Chriſtal.
Pour vray le fait en eſt ytal.
Et quand il eſt ainſi luiſant,
En eaue moult fort & puiſſant,
Il penſe deuorer ſa mere,
Qui ha mangé ſon frere & pere
Ainſi comme l'alaitte & coue
Le Dragon le fier de ſa coue.
Sa mere en deux parties part,
Que luy aide apres ce depart,
Et puis la deliure à trois goules,
Qui l'ont plus toſt prins que gargoules.
Alors eſt le plus fort du monde.
Iamais n'eſt rien qui le confonde.
Merueilleux il eſt & puiſſant.
Vne once en vault cent d'or peſant.
C'eſt vn feu de telle nature,

Alias Mais auãt par chaleur on chaſſe Greſſe que luy couure la face.

Alias Mais deſſus luy faut que lon chaſſe &c.

Qu'il

Qu'il paſſe toute pourriture,
Et tranſmue en autre ſubſtance,
Quant qu'il attaint à ſa ſemblance.
Et gueriſt maladie toute,
Apoſtume, lepre, & goutte:
Et és vieux corps donne ieuneſſe,
Et és ieunes, ſens, & lieſſe.
C'eſt ainſi que de Dieu miracle.
Ce ne peult faire le triacle,
Ne rien qui ſoit ſoubs Ciel trouué,
Fors cecy qui eſt eſprouué
Par les Prophetes anciens,
Et par docteurs Phyſiciens.
Mais on ne l'oſe plus enquerre,
Pour peur des Seigneurs de la terre,
Onques mais n'aduint tel meſchié:
Car ce faire on peut ſans pechié:
Moult de Sages ſi l'ont aymé,
Maudit ſoit qui l'ha diffamé,
Lon ne le doibt onc reueler,
Qu'à ceux qui veulent Dieu aymer:
Et qui bien aiment, ont victoire
Pour ſeruir Dieu, aymer, ou croire:
Car cil à qui Dieu donne eſpace,
De viure tant que en quelque place
Il ayt celle œuure labourec,
A de Dieu la grace impetree
En ſoy, ſaches certainement.
Dont prier doit deuotement

Pour les ſaincts hommes qui l'ont miſe
En eſcrit ſelon leur deuiſe,
Philoſophes & Saincts preud'hommes:
Dont ie ne ſcay dire les ſommes,
Mais Dieu leur face à tous mercy,
Qui ont ouuré iuſques icy:
Et ceux qui ayment la ſcience,
Dieu leur doint bien & patience.
Scauoir dois que celuy Serpent,
Que ie t'ay dit premierement,
Eſt gouuerné de ſept Ruiſſeaux,
Qui tant ſont amoureux & beaux,
Ainſi l'ay voulu figurer,
Mais autrement le vueil nommer:
C'eſt vne pierre noble & digne,
Faicte par ſcience diuine,
En laquelle vertu abonde,
Plus qu'en nulle qui ſoit au monde:
Trouuee eſt par Aſtronomie,
Et par vraye Philoſophie.
Elle prouient en la montaigne
On ne croiſt nulle choſe eſtraigne.
Sachez de verité prouuee,
Pluſieurs ſages l'y ont trouuee.
Encores la peut on trouuer
Par peine de bien labourer,
Des Philoſophes eſt la pierriere
Que tant eſt amoureuſe & chere.
Aiſément on la peut auoir:

Alias On trouue quelle croiſt en hault, auecques tout ce qu'il luy faut.

Et

Et ſi vaut mieux que nul auoir.
Mais peine auras moult enduree,
Auant que tu l'ayes trouuee.
L'ayant, n'auras faute de rien
Qu'on trouue en ce monde terrien.
Or reuenons à la fontaine
Pour en ſcauoir choſe certaine.
Celle fontaine de valeur,
Eſt à vne Dame d'honneur,
Laquelle eſt Nature appellee,
Qui doit eſtre moult honoree:
Car par elle toute choſe eſt faicte,
Et s'elle y faut, toſt eſt deffaicte.
Long temps ha que fuſt eſtablie.
Celle Dame ie vous affie:
Car auſſi toſt que Dieu eut faits
Les Elemens qui ſont perfaits,
L'eau, l'Air, la Terre, & le Feu,
Nature en tout parfaicte fu.
Sans nature ne peut pas croiſtre,
Dedans la Mer la petite oiſtre.
Nature eſt mere à la ronde
De toutes les choſes du monde.
Noble choſe eſt que de Nature.
Moult bien y pert à la figure
De l'homme, que nature ha faicte,
En quoy de rien ne s'eſt meffaicte:
Auſſi fait il en pluſieurs choſes,
Qui par Nature ſont deſcloſes.

Oyſeaux, arbres, beſtes, fleurettes,
Du tout par Nature ſont faites:
Et ainſi eſt il des metaux,
Qui ne ſont pareils ny eſgaux,
Car par elle meſme ſe font,
Dedans la terre bien profond:
Deſquels plus à plein conteray
Quand Nature te monſtreray:
Laquelle ie veux que tu voye,
Affin que mieux ſuyue ſa voye
Et ſon ſentier en la tienne œuure:
Car il fault que la te deſcouure.
Ainſi que tels propos tenoit,
Ie veis Nature que venoit.
Et alors, ſans faire delay,
Droict encontre elle m'en allay
Pour la ſaluer humblement.
Mais certes tout premierement
Vers moy feit inclination
Me donnant ſalutation.
Lors Raiſon dict, voicy Nature:
A l'aymer mets toute ta cure:
C'eſt elle que te ſera eſtre
De ſon ouurage prudent maiſtre.
Ie l'eſcoutay diligemment:
Et elle ſe prit ſagement
A me demander d'où i'eſtoye
Et qu'en ce lieu là ie queroye:
Car il eſtoit beaucoup ſauluage,

Et pour les non clercs plein d'ombrage.
Dame, dy-ie, par Dieu des cieux,
Ie ſuis venu cy, comme cieux,
Qui ne ſçait en quelle part aller,
Pour bonne aduenture trouuer.
Mais ie vous diray ſans attente,
Et en bref propos mon entente.
Vn moult grand Prelat vey iadis,
Sçauant, clerc, prudent & ſubtils,
Qui parloit en commun langage,
Ainſi que faict maint homme ſage
Du ſcauoir de la medecine
Qu'il faiſoit treſ-haute & treſ-digne,
En demonſtrant ſes excellences
Par moult grandes experiences.
Des Philoſophes & leur ſcience
Deuiſoit en grand reuerence.
Bien auoit eſté à l'eſcolle.
Alors fus mis en vne colle
Ardente, d'apprendre & ſçauoir
Choſe meilleure que tout auoir:
Et de luy demander m'aduint,
D'où premier la ſcience vint:
S'en eſcrit on la rencontra
Et qui fut cil qui la monſtra.
Il me reſpondit ſans delay
Par ces propos que vous diray.
Science ſi eſt de Dieu don,
Qui vient par inſpiration.

Ainſi eſt ſcience donnee
De Dieu, & en l'homme inſpiree:
Mais auec ce apprend on bien
A l'eſcolle par ſon engien.
Mais auant qu'onc lettre fuſt veue
Si eſtoit la ſcience ſçeue,
Par gens non clercs, mais inſpirez,
Qui doibuent bien eſtre honorez:
Car pluſieurs ont trouué ſcience,
Par la diuine ſapience:
Et encore eſt Dieu tout puiſſant
Pour donner à ſon vray ſeruant
Science telle qu'il luy plaiſt:
Dequoy à pluſieurs clercs deſplaiſt:
Diſans qu'aucun n'eſt ſuffiſant,
S'il n'a eſté eſtudiant.
Qui n'eſt maiſtre és ars, ou docteur,
Entre clercs reçoit peu d'honneur.
Et de ce les doit on blaſmer,
Quand autruy ne ſçauent louer:
Mais qui bien punir les voudroit,
Les liures oſter leur faudroit.
Là ſeroit ſcience faillie
En pluſieurs clercs, n'en doutez mie:
Et pas ne le ſeroit és laiz,
Qui font rondeaux & virelais,
Et qui ſçauent metrifier,
Et pluſieurs choſes que meſtier
Font à maintes gens à deliure,

Qu'ils ne trouuent pas en leur liure.
Le Charpentier, & le Maſſon
N'eſtudient que bien peu, non,
Et ſi font auſſi belle vſine,
Qu'eſtudians en Medecine,
En Loix, & en Theologie,
Pour auoir pratiqué leur vie.
Dés lors fus grandement épris
D'emploier du tout mes eſpris,
Tant que par vraye experience,
Auoir peuſſes la cognoiſſance,
De ce que maint homme deſire,
Par grace du ſauuerain ſire.
Mon conte raiſon & nature,
Bien eſcoutoient ie vous aſſeure.
Puis à nature dy, Madame,
Helas touſiours de corps & d'ame,
Suis en trauail voulant apprendre
Science, ou ne puiſſe meſprendre,
Pour auoir honneur en ma vie,
Sans ce que nul y ait enuie:
Car tout mon bien ie vueil acquerre,
Comme les Laboureurs de terre:
La terre fouyr & houer,
Et puis ſa ſemence ſemer,
Comme font les vrais Laboureurs,
Qui font leurs biens & leurs honneurs.
Et pour cela prier vous vueil,
Que vous me dictes de vos vueils

Comme on nomme celle Fontaine,
Qui tant eſt amoureuſe & ſaine.
Elle reſpond, amy, de voir
Puis que deſirez le ſcauoir,
Elle s'appelle, pour le mieux,
La fontaine des amoureux.
Or te doit il eſtre notoire
Que depuis Eue noſtre mere
I'ay gouuerné tretout le monde,
Si grand comme il eſt à la ronde:
Sans moy ne peut choſe regner,
Si Dieu ne la veut inſpirer.
Moy qui ſuis Nature appellee,
I'ay la terre enuironnee,
Dehors, dedans, & au milieu:
En toute choſe ay prins mon lieu,
Par mandement de Dieu le Pere.
De toutes choſes ie ſuis mere,
A toutes ie donne vertu,
Sans moy n'eſt rien, ne onques fu,
Choſe qui ſoit ſoubs Ciel trouuee,
Qui par moy ne ſoit gouuernee.
Mais puis que tu entends raiſon,
Ie te vueil donner vn bel don,
Par lequel, ſi tu veux bien faire,
Tu pourras Paradis acquerre,
Et en ce monde grand' richeſſe,
D'on te pourra venir nobleſſe,
Honneur, & grande Seigneurie,

Et toute plaiſance en ta vie.
Car en ioye tu l'vſeras,
Et moult de nobles faicts verras,
Parcelle Fontaine & cauerne,
Qui tous les ſept metaux gouuerne.
Ils en viennent, c'eſt choſe clere,
Mais de la Fontaine ſuis mere,
Laquelle eſt douce comme miel,
Et aux ſept Planetes du ciel,
Comparee eſt: ſcauoir, Saturne,
Iupiter & Mars & la Lune,
Le Soleil, Mercure & Venus:
Entends bien, tu y es tenus.
Les ſept Planettes que i'ay dict
Accomparons ſans contredict,
Aux ſept metaux venans de terre
Qui tous ſont faicts d'vne matiere.
L'or entendons par le Soleil,
Qui eſt vn metal ſans pareil.
Et puis entendons pour l'argent,
Luna le metal noble & gent.
Venus pour le cuyure entendons,
Et auſſi c'eſt moult bien ſon noms.
Mars pour le fer, & pour l'eſtain
Entendons Iupiter le ſain.
Et le plomb pour Saturne en bel,
Que nous appellons or meſel.
Mercurius, eſt vif argent,
Qui ha tout le gouuernement,

Des ſept metaux: car c'eſt leur mere,
Tout ainſi que cy les compere:
Que les imperfaits peut perfaire.
Apres le te voudray retraire,
Or entends bien que ie diray,
Et comme ie declareray
La Fontaine à dame Nature,
Que tu vois cy pres en figure.
Se tu ſçez bien Mercure mettre
En œuure, comme dit la lettre,
Medecine tu en feras,
Dont paradis puis acquerras,
Auecques l'honneur de ce Monde,
Ou grand' planté de bien abonde.
Scauoir dois par Aſtronomie,
Et par vraye Philoſophie,
Que Mercure eſt des ſept metaux,
La matiere, & le principaux:
Car par ſa peſanteur plombaſſe,
Se tient ſoubs terre en vne maſſe,
Nonobſtant qu'elle eſt volatiue,
Et és autres moult conuerſiue,
Et eſt ſoubs la terre trouuee,
Tout ainſi comme eſt la rouſee,
Et puis en l'air du Ciel s'en monte,
Moy nature le te raconte,
Et ſi apres peut conceuoir.
Qui en veult Medecine auoir
Mercuriale, en ſon veſſel,

Le mettra dedans le fournel
Pour faire ſublimation,
Qui eſt de Dieu vn noble don,
Laquelle ie te veux monſtrer
A mon pouuoir, & figurer.
Car ſi ne fais purs corps & ame,
Ia ne feras bonne amalgame,
N'auſſi bon paracheuement.
Mets y donc ton entendement.
Or entends ſi tu veux ſçauoir,
(Mieux vault bon ſens que nul auoir)
Pren ton corps & en fais eſſay,
Comme autres ont faict bien le ſcay,
Ton eſprit te faut bien monder,
Ains que puiſſes incorporer.
Se faire veux bonne bataille
Vingt contre ſept conuient ſans faille.
Et ſe ton corps ne peut deſtruire
Vingt, à ce pas il faut qu'il muire.
Si eſt la bataille premiere
De Mercure treſforte & fiere,
Apres rendre luy conuient faire,
Ançois qu'on en puiſt rien attraire.
Quand à ton vouloir entrepris
Rendu ſera, lors eſtant pris,
Si tu en veux auoir raiſon,
Lenfermeras dans la priſon,
D'où il ne ſe puiſſe bouger.
Mais d'vn don le doibs ſoulager:

Alias Vingt en contre cõuient &c.

Ou pour toy rien ne voudra faire,
Tant que luy feras le contraire.
Et ſi faire luy veux plaiſir,
Il le te conuient eſlargir,
Et remettre en ſon premier eſtre.
Et pource ſeras tu ſon maiſtre:
Autrement ſçauoir bien ne peux
Ce que tu quiers, & que tu veux.
Mais par ce point tu le ſcauras,
Et à tout ton plaiſir viendras,
Mais que tu faces de ton corps
Ce dont te fais cy le recors.
Faire dois donc, ſans contredit,
Premier de ton corps eſperit,
Et l'eſprit reincorporer
En ſon corps ſans point ſeparer.
Et ſi tout ce tu ne ſcez faire,
Si ne commence point l'affaire.
Apres ceſte coniunction,
Se commence operation,
De laquelle, ſi tu pourſieux,
Tu auras la gloire des cieux.
Mais tu dois ſcauoir par ce liure,
Que moy Nature te deliure,
Que le Mercure du Soleil,
N'eſt pas à la Lune pareil:
Car touſiours doibt demeurer blanche,
Pour faire choſe à ſa ſemblance.
Et celuy qui au Soleil ſert,

Le doit reſſembler en appert:
Car on le doibt rubifier:
Et ce eſt le labeur prémier.
Et puis aſſembler les peult on
Comme i'ay dit, en ma raiſon
Cy deuant que tu as ouye,
Qui te doibt entrer en l'ouye.
Et ſi ce ne ſcauois entendre,
En ton labeur pourrois meſprendre:
Et à l'aduenture perdrois
Long temps, & en vain l'vſerois.
Et s'a mon dit ſcais labourer,
Seurement y peux proceder.
Or as tu vn poinct de ceſte œuure,
Que moy Nature te deſcœuure.
Sy te fault par bonne raiſon,
Faire apres congelation
De corps & d'eſprit enſemble,
Tant que l'vn à l'autre reſſemble,
Et puis te conuiens par bon ſens
Separer les quatre Elemens,
Leſquels tous nouueaux tu feras,
Et puis en œuure les mettras.
Premier tu doibs le feu extraire,
Et l'air auſsi pour ceſt affaire.
Et les compoſer en apres.
Ce te dits cy par mots expres,
La terre & l'eaue d'autre part,

Seruent moult bien en celuy art,
Et auſſi fait la quinte-eſſence:
Car c'eſt de noſtre fait la cence.
Quand tu as les quatre trouuez,
Et l'vn de l'autre ſeparez,
Ainſi que i'ay dit par deſſus,
Ton faict ſera demy conclus.
Or peux proceder moyennant,
Que tu faces ce que deuant
Ie t'ay en ce chapitre dit.
Tu le mettras au four petit,
Cela s'appelle mariage,
Quand il eſt fait par homme ſage:
Et auſſi c'eſt moult bien ſon nom.
Or entendez bien la raiſon:
Car maſculin eſt fort liable
Auec feminin amiable.
Et quand purs & nets ſont trouuez,
Et l'vn auec l'autre aſſemblez,
Generation font certaine,
Si que c'eſt vne œuure hautaine,
Et qui eſt de grande ſubſtance.
Ainſi eſt-il, d'autre ſemblance,
De maint homme, & de mainte femme,
Qui ont bon loz & bonne fame,
Par leurs enfans qu'ils ſçauent faire,
Dont chacun doit priſer l'affaire:
D'oyſeaux, de beſtes, & de fruicts:
Autrement prouuer ie le puis:

Alias
Et en faiſant.
Al. Science.

Mettez

Mettez d'vn arbre la ſemence
En terre par bonne ſcience:
Apres la putrefaction,
En viendra generation.
Par le froment le peux ſçauoir,
Qui vaut mieux que nul autre auoir.
Semant vn grain, en auras mille.
Là ne faut eſtre moult habille:
Ne oncques ne fut creature,
Qui dire peut à moy Nature,
Naiſſance ay prins ſans te chercher,
Tu ne peux rien me reprocher:
Et ainſi des metaux eſt il,
Dont Mercure eſt le plus ſubtil.
Dans le Four eſt mis, ou ſon corps,
Que ie t'ay dit en mes records
Et de ce faire il eſt moult preſt,
Ainſi que verras cy apres.
Là luy conuient enamourer,
Son pareil, & puis labourer.
Mais ains qu'affin puiſſe venir,
D'enſemble les faut deſpartir.
Mais apres celle departie,
Se r'aſſemblent ie vous affie.
La fois premiere eſt fianſaille,
Et la ſeconde eſpouſaille,
A la tierce fois par droicture,
Aſſemblees en vne nature,
C'eſt le mariage parfaict,

al. Cõme

al. Quand il eſt mis dedans ſon corps Il le conuiẽt enamourer. De ſon pareil puis labourer, &c.

Auquel

Auquel giſt treſtout noſtre fait.
Or entens bien comme i'ay dit:
Car pour vray en rien n'ay meſdit.
Quand tu les auras ſeparez,
Et peu à peu bien reparez,
En apres les r aſſembleras,
Et l'vn auec l'autre mettras.
Mais te ſouuienne en ta leçon,
Du prouerbe que dit Caton:
L'homme qui liſt & rien n'entend,
Semble au chaſſeur qui rien ne prend.
Si apprens donc à bien entendre,
Affin que ne puiſſes reprendre
Les liures, ne les bons facteurs,
Leſquels ſont parfaits entendeurs:
Car tous ceux qui noſtre œuure blaſment,
Ne la cognoiſſent ne l'entendent:
Celuy qui bien nous entendroit,
Mouit toſt à noſtre œuure viendroit.
Pluſieurs fois ha eſté ouuree,
Et par Philoſophes éſprouuee:
Mais pluſieurs gens tenus pour ſages
La blaſment, dont ils ſont folages:
Et chacun les en doit blaſmer,
Qui ha ſens en ſoy ſans amer.
Mais louer doit on bien & bel,
Tous ceux qui aiment tel ioyel,
Et qui le penſent à trouuer,
Par peine de bien labourer.

Et doibt on dire, c'eſt bien faict,
Los merite leur bel effect.
Or auons nous dict vne choſe,
Qu'il fault que briefment ſoit decloſe
C'eſt que ſi bien proceder veux
Tu faces l'vnion des deux,
Tant que fiancez puiſſent eſtre
Ou vaiſſel qui en ſcait bien l'eſtre.
Et puis pour ton faict ſeparer
Le te conuient bien ordonner.
Et pour t'en dire la façon
Ce n'eſt que reſolution
Laquelle te faict grand meſtier,
Se pourſuiuir veux le meſtier,
Elle doibt le compoſt deffaire
Ainſi que tu en as affaire,
Tant que chacun à part luy ſoit,
Et puis ayant la terre ſoif,
De l'eaue du Ciel par droicture,
(Car ils ſont tout d'vne nature)
C'eſt raiſon qu'eli' ſoit abbreuuee,
Et de moy ſera gouuernee.
Or t'ay-ie dit ſans rien meſprendre,
Comme ton corps peut ame prendre,
Et comme les faut deſpartir,
Et l'vn d'auec l'autre partir:
Mais la deſpartie, ſans doubte,
Eſt la clef de noſtre œuure toute.
Par le feu elle ſe parfaict:

Alias Quād tu verras la terre ſeiche, De l'eau du Ciel fais qu'el le leiche: Car ils ſont tous d'vne nature, Laboure dōcques par droicture.

Sans luy l'art ſeroit imparfaict.
Aucuns dient, que Feu n'engendre
De ſa nature fors que cendre:
Mais, leur reuerence ſauuee,
Nature eſt dans le feu entee:
Car ſi Nature n'y eſtoit,
Iamais le feu chaleur n'auroit.
Et ſi prouuer ie le vouloye,
Le Sel en teſmoing ie prendroye. Alias Sol
Mais quoy nous lairrons ce propos.
Et autre dire voulons lors.
Et quand ce parler entendy,
Le mot en mon cœur eſcriſy:
Et dis, noble Dame d'arroy,
Vueillez vn peu entendre à moy,
Et reuenons à ces metaux, al. Aux 7.
Dont Mercure eſt le principaux,
Et me faictes vous & Raiſon
Aucune declaration,
Ou de voſtre fait ſuis abus,
Pource que dit auez deſſus:
Car vous voulez que ie deffface
Ce que i'ay faict de prime face:
Et expreſſément vous le dites.
Ie ne ſcay ſi ce ſont redites,
Ou ſi parlez par paraboles,
Car ie n'entens point voz eſcoles.
Amy, ce reſpondit Nature,
Comment entens tu le Mercure,

Que ie t'ay cy deuant nommé?
Ie te dis qu'il eſt enfermé,
Encores que ſouuent aduient
Qu'en pluſieurs mains il va & vient.
Le Mercure que ie te lo,
Surnommé de Mercurio,
C'eſt le Mercure des Mercures:
Et maintes gens mettent leurs cures,
De le trouuer pour leur affaire:
Car ce n'eſt Mercure vulgaire:
Sans moy tu ne le peux trouuer.
Mais quand tu en voudras ouurer,
Moult te faudra eſtre autentique,
Pour paruenir à la pratique,
Par laquelle pourras auoir
De noz faits vn treſgrand ſçauoir.
Les metaux te faudra cognoiſtre,
Ou ton faict ne vaudra vne oiſtre.
Or, pour entendre mieux la guiſe,
Ie te diray ou l'œuure eſt miſe,
Meſmement ou elle commence,
Si tu es fils de la ſcience.
Et cil qui y veut paruenir,
Faut qu'à ce point ſache venir:
Ou rien ne vaudra ſon affaire,
Pour labeur qu'il y ſache faire.
Pource nomme-ie la Fontaine,
Qui tant eſt amoureuſe & ſaine;
Mercure, celuy vray ſourgon,

Qui cauſe eſt de perfection.
Or entens bien que ie diray
Car pour vray riens ne meſdiray.
Celuy Mercure ſans pareil,
Peux tu trouuer ou le Soleil,
Quand il eſt en ſa grand' chaleur,
Et qu'il fait venir mainte fleur:
Car apres fleurs viennent les fruits.
Par ce point prouuer ie le puis,
Et encores par cent manieres,
Qui ſont à ce fait moult legieres.
Mais ceſtuy-cy eſt le principe,
Et pour cela le te recite.
Certes ie ne t'ay abuſé:
Car pour veoir il y eſt trouué:
Et s'en Luna veux labourer,
Autant bien l'y pourras trouuer
En Saturne, & en Iupiter,
Et en Mars, que ie nomme Fer:
Dedans Venus, & en Mercure
On peut bien trouuer la plus ſure:
Mais, quant à moy, ie l'ay trouué
Au Soleil, & puis labouré,
Et pource t'en ay faict ce Liure,
Que tu m'entendes à deliure.
Dedans Luna ſaches de voir,
Ay-ie prins mon premier auoir.
Encore dy-ie aux entendeurs,
Que c'eſt tout vn des deux labeurs,

Alias. Affin que l'entende à deliure.

Excepté rubifiement,
Qui ſert au Soleil noblement:
Et plus dire ne t'enſcauroye,
Se la pratique ne monſtroye:
Et celle ne te puis retraire,
Sinon que tu le voye faire.
Mais ayes bien en ta memoire,
Ce que ie t'ay dit iuſqu'à oire.
Eſtant à reſolution,
Faire dois imhibition:
Mais ne commence point à faire
Ce que i'ay dit ſur tel affaire,
Se n'as probation du faict
D'auoir bien reſſoult l'imparfait.
Et ſe tu peux paſſer ce pas,
Recorpore le par compas,
En reuenant au fait premier:
L'autre ne fut que meſſagier.
Veoir tu le peux euidemment,
Comme ſe fait legierement.
Par plus bref tu ne peux venir,
Au plus fort de ton aduenir.
Et ſi tu l'entens pour certain,
Tu ne laboureras en vain:
Et apres ce labeur cy fait,
Te faut refaire le deffait.
Putrefaction eſt pour veir
Dont il doit naiſtre vn noble auoir:
Et en ce point giſt la meſtriſe,

Aq

Auquel tout noſtre faict s'attiſe.
Et quoy que t'aye dit deuant,
Icy giſt tout le conuenant.
Dans le Four eſt mis l'appareil,
Tu en doibs auoir vn pareil.
Car germe fault premier pourrir,
Qu'il puiſſe dehors terre yſſir:
Meſmes la ſemence de l'homme,
Que pour probation te nomme,
Se pourrit au corps de la femme,
Et deuient ſang, & puis prent ame
Mais en forme de creature,
Ce ſecret cy te dit Nature.
Car vne choſe en deura maiſtre,
Que ſcaura bien plus que ſon maiſtre,
Pour allaicter les quatre enfans,
Qui ſont deſia venus tous grans,
Leſquels Elemens ſont nommez,
Et l'vn de l'autre ſeparez.
Or as tu cinq choſes enſemble,
Et l'vne l'autre bien reſſemble:
Auſſi n'eſt-ce qu'vne ſubſtance,
Toute d'vne meſme ſemblance.
Là doit l'enfant manger ſa mere,
Et apres deſtruire ſon pere.
Fleur, & laict & fruict auec ſang
Conuient trouer en vn eſtang.
Or regarde dont le laict vient,
Et que là ſang faire conuient.

Si ce ne ſcez conſiderer,
Tu pers ta peine à labourer:
Et ſi tu me ſcez bien entendre,
Si laboure ſans plus attendre:
Car tu as paſſé le paſſage
Où demoure maint fol & ſage.
Là tu te peux vn peu poſer:
Apres commence à labourer:
Et pourſuis tant que face iſſir
Fruict parfaict, qu'on nomme Elixir.
Car par œuure ſciencieuſe
Se fait la pierre precieuſe
Des Philoſophes de renom,
Qui en ſcauent bien la raiſon.
Et n'eſt ioyel, ne nul auoir,
Qui puiſſe celle pierre valoir.
Si ſes effects veux que ie die,
Guerir peut toute maladie.
Auſſi par ſes tres nobles faicts,
Parfaict les metaux imparfaicts,
Et ne faict plus choſe du monde,
Fors ceſte où grand vertu abonde.
A merueilleux faicts eſt encline,
Pourtant la nommons medecine.
Et de toutes les autres pierres,
Que maints Princes tiennent pour cheres,
Nulle peut tant reſiouir l'homme,
Que ceſte cy que ie te nomme.
Et pource ie t'en fais memoire,

Que

Que tu le tiennes pour notoire:
Car ſur toutes pierres du monde,
Vertu dedans la noſtre abonde.
Et pour ce dois faire deuoir,
De gaigner vn ſi noble auoir.
Si tu me veux bien enſuiuir,
A ce poinct pourras aduenir.
Apprens bien, ſi feras que ſage:
Car ie t'ay ia dit tout l'vſage,
Au Four tu le pourras bien veoir,
Auquel doit eſtre ton auoir:
Faiſant par vn certain attour,
De putrefaction le tour.
Plus t'ay appris que de ces pars
Ton œuure demeure en deux pars:
De ce plus rien ne te diray
Iuſques en toy vene i'auray
Seruice pourquoy te le die,
Car autrement feroye folie.
Mais quant tu l'auras deſeruy,
En brefs mots ie le t'auray dy,
Pource ne m'en demande plus,
Ie n'ay que trop dit du ſurplus.
Et quand i'eus entendu nature,
Que de parler plus n'auoit cure,
Pour ſes ouurages declarer,
Moult tendrement prins à plourer,
Et dis, noble Dame d'arroy,
Vueillez auoir pitié de moy,

Ou iamais ne ſeray deliure,
De ce qu'ay trouué en vn liure:
Dites moy Dame noble & bonne,
L'auance ſi ferez aumoſne.
Lors reſpondit, plus n'en ſçauras,
Tant que deſſeruy tu l'auras.
Helas diſ-ie lors, Dame chere,
Vueillez moy dire la maniere,
Comment le pourray deſeruir:
Car à touſiours veux vous ſeruir
Loyaument ſans ailleurs penſer.
Ie ne vous puis recompenſer,
Ne augmenter voſtre richeſſe:
Seruice vous feray ſans ceſſe,
Si me donnez tant noble auoir,
Que des voſtres me receuoir.
Adonc nature reſpondit:
Fils, tu ſcez ce que ie t'ay dict
Mais ſi me croy, d'ore en auant
Pourras bien eſtre plus ſcauant.
Dame, diſ-ie, par Dieu des Cieux,
Ie voudroye bien eſtre cieux,
Qui doit ſeruir pour tel affaire,
Tout ſon viuant ſans rien meffaire:
Vueillez moy donc vos plaiſirs dire:
Car ie ne veux rien contredire.
Lors dit Nature, ſans meſprendre,
Beau Fils il te conuient apprendre
A cognoiſtre les ſept metaux,

Dont le Mercure eſt principaux,
Leurs forces, leurs infirmitez
Et variables qualitez.
Apres apprendre te conuient
Dont ſouffre, ſel, & huile vient,
Dequoy nous te faiſons memoire,
Qui te ſera meſtier encore.
Moult eſt le ſoulphre neceſſaire,
Et ſi te donra prou à faire.
Sans Sel ne peux mettre en effect
Vtile choſe pour ton faict.
D'huyle tu as meſtier moult grand
Sans luy ne feras faict flagrant.
De ce te dois bien ſouuenir,
S'à noſtre œuure veux paruenir.
Vn mot te diray, or l'entend,
Dequoy tu ſeras bien content.
Vn metal en vn ſeul vaiſſel,
Te conuient mettre en vn Fournel:
C'eſt Mercure que ie t'expoſe:
Et ſi n'y faut nulle autre choſe:
Mais, pour l'abregement de l'œuure,
De poinct en poinct le te deſcœuure.
Or te vueil ie dire de l'or,
Qui des metaux eſt le theſor:
Il eſt parfaict, nul ne l'eſt plus
De ceux que i'ay nommé deſſus.
La Lune l'eſt, & ne l'eſt mie,
De vray ie le te certifie.

Il n'y ha qu'vn metal au monde,
En qui noſtre Mercure abonde,
Et ſy eſt en tous ſept trouué,
Moult bien ay cecy eſprouué.
L'or eſt chaud & ſec par droiture,
La Lune eſt froide en ſa nature.
Saturnus eſt peſant & mol:
En ce peult il reſſembler Sol.
Pluſieurs Clers de parler ignel,
Le veulent nommer or meſel.
Venus bien la Lune reſſemble,
En poix, & en forger enſemble.
Mercure froid & humide eſt,
Teſmoing Iupiter qui en naiſt:
Mars eſt dur, & peſant, & froit,
Des autres tous c'eſt le conroit:
Soit leur nature dure ou tendre
Il les conuient tous ſept comprendre,
Comme les ay nommez deſſus,
Et cognoiſtre bien leurs vertus:
Et par ce point apres feras
De Mercure ce que voudras.
Las, diſ-ie, Dame il ſera fait.
Dicles moy l'auance du faict,
Et comment pourray retraicter,
Ce qu'ay veu en voſtre verger:
Car onques mais puis que fus né,
Ie ne fus tant enamouré
De choſe nulle de ce monde.

Ie croy que vertu y abonde:
Ie le tiens pour secret de Dieu,
Qui reuelé soit en ce lieu.
Lors dit Nature, tu dis voir,
Et c'est du monde tout l'auoir.
Car de ma fontaine prouient
Grand'richesse: d'où l'honneur vient
Au monde en diuerse maniere,
A plusieurs suis comme miniere.
Et pource que tu es venu
Icy sans aucun reuenu,
Et que tu as volonté bonne,
De labourer comme personne
Desirant bon heur rencontrer,
L'auance ie te vueil monstrer.
Dit s'ay au chapitre notoire,
Ie ne scay si en as memoire,
Qu'en deux parties gist ton œuure.
Moy Nature le te descœuure.
Faits ton soulpire penetratif,
Par feu deuenir attractif:
Et puis luy faicts manger sa mere:
S'auras accomply nostre affaire.
Mets la mere au ventre à l'enfant,
Quelle ha enfanté par deuant:
Puis si sera & pere & fils
Tout parfaict de deux esperits.
Pour vray il n'en est autre chose.
Fors ce que cy ie t'en expose.

Alias.
Poursuy
le à venir
attractif.

Et ſe tu y veux adiouſter
Choſe eſtrange, ou adminiſtrer,
Sculphre, ſel, huyle, n'autre riens,
Pour voir ton fait ne vaudra riens:
Car terre ſi ne peut porter,
Autre fruit qu'on y veut ſemer.
Creature, faict creature,
Et beſte, beſte à ſa nature.
Ainſi eſt de toutes ſemences.
Tiens ce propos de mes ſciences.
Beau Fils ne dy que ce ſoit gaie:
Il faut que tout monte & aualle
+ *Par vn chemin moult gratieux,*
Moult plaiſant, & moult amoureux
La voye i'ay preordonnee,
Tout enſement que de roſee.
En l'air du Ciel la fault monter:
Et puis doucement aualer,
Par vn treſamoureux ſentier,
Lequel on doit bien retraicter:
En la deſcente qu'elle faict,
+ *Enfante le ſouffre parfaict.*
Et ſi à ce point peux venir,
Tu peux bien dire ſans mentir,
Que d'or pourras auoir ſur terre
Grande quantité ſans meffaire.
Car ſi toute la mer eſtoit
De metal, tel qu'on le voudroit,
Cuyure, Argent vif, plomb, ou Eſtain,

al. La noſtre eaue pure ordonnee, Tout ainſi va que la roſee.

Et tu en miſſes vn ſeul grain
Deſſus, quand ſeroit eſchauffee,
Il en ſaudroit vne fumee,
Qui menroit merueilleux arroy:
Et apres ſe tiendroit tout coy.
Et puis quand ſeroit appaiſee,
La fumee, & tout accoiſee,
La Mer trouueroit plus fin or,
Que nul Roy ayt en ſon threſor.
Or vueil au propos retourner,
Que deuant pour bien gouuerner,
Quand ton ſouffre ſera mangé,
Ton Mercure mortifié,
Tien le en priſon quarante iours,
Et puis tu verras tes amours:
Et Dieu t'en laiſſe ſi bien faire,
Que Paradis puiſſes acquerre.
Tu vois icy bien ordonnee
La priſon que ie t'ay nommee,
Par ſoy la te baille en figure.
Or te ſouuienne de Nature,
Qui t'a voulu adminiſtrer
Si noble don, & reueler
La ſcience tres admirable
Et en ce monde venerable.
Autrement ne peut eſtre faicte,
La pierre que ie t'ay retraicte.
Voy doncques bien les eſcriptures
De noz liures, ou par figures

Cecy eſt pris de Hermes.

Demonſtree eſt ceſte ſcience,
Qui eſt la fleur de ſapience,
Vraye choſe ſans nulle fable,
Treſ-certaine & treſueritable.
Le deſſoubs ſi eſt tout ſemblable
A ce qui eſt deſſus muable,
Pour perpetrer à la fin cloſe,
Miracle d'vne ſeule choſe:
Comme de ſeule choſe furent,
Et par la penſee d'vn creurent
Toutes les choſes que ſont nees,
Si noz œuures ſont d'vn creez.
Le beau Soleil en eſt le pere,
Et la Lune la vraye mere:
Le vent en ſon ventre le ſerre:
Sa nourriſſe ſi eſt la terre.
Le pere eſt du theſor du monde:
Et grand ſecret icy ſe fonde.
Sa force ſi eſt toute entiere.
Quand il retourne en terre arriere.
Separe la terre du feu,
Par engin, & en propre lieu,
Et doulcement le gros deſpart
Du ſubtil, que tiendras à part.
Lors montera de terre és cieux,
Et deſcendra deuant tes yeux,
Receuant vertu ſouueraine
Auec ſa force terrienne.
Ainſi peruiendras à grand' gloire,

Par tout le monde ayant victoire.
C'eſt des forces toute la force,
La ou maint ſe peine & efforce.
Les ſubtiles choſes vaincra,
Et les dures tranſpercera.
Merueilles ſont moult conuenables,
Dont auons les raiſons notables.
I'ay à nom Iean de la Fontaine:
Trauaillant n'ay perdu ma peine:
Car par le monde multiplie
L'œuure d'or que i'ay accomplie
En ma vie, par verité,
Graces à ſaincte Trinité,
Qui de tous maulx eſt medecine
Vraye, & par effect la plus fine,
Qu'on peult en aucune part querre,
Soit en mer, ſoit en toute terre:
Et du metal impur, l'ordure
Chaſſe, tant qu'en matiere pure
Le rend: c'eſt en metal treſgent
De l'eſpece d'or ou d'argent.
L'œuure ſe faict par ce moyen,
Et ſi n'y faut nul autre engien,
Selon mon petit ſentement,
Le trouue veritablement.
Pource vueil ie nommer mon Liure,
Qui dit la matiere, & deliure
L'artifice tant precieux,
La Fontaine des amoureux.

De la ſcience treſ-vtile
Deſcripte par mon petit ſtile.
Faict fut par amoureux ſeruage,
Lors que n'eſtoye ieune d'aage,
L'an mil quatre cens & treze,
Que i'auoye d'ans deux fois ſeize.
Comply fut au mois de Ianuier,
En la ville de Montpelier.

Quelqu'vn adiouxte.

Cy finiſt Iean de la Fontaine,
Qui tenant icelle œuure hautaine,
Comme vn don de Dieu tres ſecret,
Doit faire tout homme diſcret.

Tout l'art qui eſt de ſi grand prix,
Peut eſtre en ces deux vers compris.

Si fixum ſoluas, faciáſque volare ſolutum,
Et volucrem figas, faciet te viuere tutum.

FIN.

BALADE DV secret des Philosophes.

Qui les deux corps veux animer,
Et leur Mercure hors extraire,
L'ardant d'iceux bien sublimer,
L'oyſel volant apres retraire:
L'eau te conuient par art detraire,
Des deux vnis parfaictement,
Puis le mettre en vas circulaire,
Pour fruict auoir treſ-excellent.

Le Pellican faut permuer:
De ſon vaiſſel ne me puis taire.
N'oublie pas le circulier,
Par feu ſubtil de tresbon aire:
Luy fuyant te faudra fix faire,
Et le fix encores volant.
Don viendra, par temps luminaire,
Pour fruict auoir treſ-excellent.

Pas

Pas ne fais ce ſans alterer
Nature, par voye contraire:
Car autrement ne peux muer,
La ſubſtance, & teincture faire.
En fin luy faut electuaire,
D'autre corps noble & tranſparent:
Nature eſt commun exemplaire,
Pour fruict auoir treſexcellent.

Prince cognois de quel agent
Et patient tu as affaire,
Pour fruict auoir treſexcellent.

LES

LES

REMONSTRANCES DE NATVRE A L'ALchymiſte errant, autheur Iean de Meung.

Comme nature ſe complaint,
Et dit ſa douleur & ſon plaint
A vn ſot ſouffleur, ſophiſtique,
Qui n'vſe que d'art mechanique.

NATVRE.

HElas que ie ſuis doloureuſe
Me voyant ainſi malheureuſe,
Quand ie penſe à toy, genre humain,
Que Dieu a formé de ſa main,
A ſa ſemblance, & vraye image,
Pour le parfaict de ſon ouurage,
Qui ſur toute autre creature,
Te dereigle tant de Nature,
Sans vſer par temps & ſaiſon
En tes faicts de dame Raiſon.
Ie parle à toy ſot fantaſtique,
Qui te dis & nomme en practique

Alchymiſte, & bon Philoſophe:
Et tu n'as ſçauoir, ny eſtoffe,
Ny Theorique, ny ſcience
En l'art, ny de moy cognoiſſance.
Tu romps alambics groſſe beſte,
Et bruſle charbon qui t'enteſte:
Tu cuis alumz, ſels, orpigments,
Et fonds metaux, bruſle atraments
Tu fais grands & petits fourneaux.
Abuſant de diuers vaiſſeaux.
En effect ie te certifie
Que i'ay honte de ta folie.
Qui plus eſt, grand' douleur ie ſouffre
Pour la fumee de ton ſoulphre.
Et par ton feu chaud, qui ard gens
Tu cuide fixer vif argent
Qui eſt volatil & vulgal,
Al. Ce n'eſt ainſi que fais metal.
Et non cil dont ie fais metal.
Pourehomme tu t'abuſes bien:
Par ce chemin ne feras rien,
Si tu ne marche d'autres pas.
Mal tu vſes de mes compas:
Mal tu entens mon artifice.
Mieux vaudroit faire ton office,
Que tant diſſoudre & diſtiller
Tes drogues, puis les congeler
Al. Sublimatoires
Par alambics, & deſcenſoires,
Cucurbites, diſtillatoires,
Par Pellicans, & matheras:

Tame

Iamais tu ne l'arresteras.
Puis tu fais pour ta fixion,
Feu de reuerberation,
Voire si tres-chauld que tout fond.
Ainsi tes œuures se perfont.
En fin pers l'autruy & le tien.
Iamais tu n'y trouueras rien,
Si tu n'entre dedans ma forge,
Où ie martelle & touſiours forge
Metaulx, és terreſtres minieres:
Car là tu verras les manieres
Et la matiere dequoy i'œuure.
Ne cuide pas que te decouure
Le mien ſecret qui tant eſt cher,
Si premier tu ne vas chercher
Le germe de tous les metaux,
Des animaux, & vegetaux,
Qui ſont en mon pouuoir tenus,
Et en la terre detenus.
L'vn, quant à generation,
Et l'autre, par nutrition.
Les metaulx, n'ont fors que l'eſſence: Degrez de pluſieurs choſes naturelles.
Les herbes, ont eſtre & croiſſance:
Les beſtes, ont la ſenſitiue,
Qui eſt plus que vegetatiue:
Metaux, pierres, & atraments
Ie procree des elements:
D'eux ie fais celle mixtion
Et prime compoſition,

Leans au ventre de la terre,
N'ailleurs oncques ne les doibs querre.
Les herbes ont graines expreſſes,
Pour conſeruer cy leurs eſpeces:
Et les beſtes portent ſemence,
Dont els engendrent leur ſemblance.
Brief chacun faict bien ſon deuoir,
Sans me tromper, ne deceuoir.
Mais toy homme tout plain de vice,
Entreprenant ſur mon office,
Tu te deuoye de nature,
Plus que nulle autre creature.

La nature & origine des metaux & pierres.

Metaux n'ont vie nullement,
Ne nourriture aucunement
Pour pululer & augmenter,
Ny nul pouuoir de vegeter:
Ils n'ont ſemence generable:
Auſſi n'engendrent leur ſemblable.
Ils ſont creez en prime inſtance
Des elemens, & leur ſubſtance:
De ces quatre ie les fais naiſtre.
Les metaux & pierres, n'ont qu'eſtre.
Toutes les pierres ſont frangibles,
Et tous les metaux ſont fuſibles:
Apres leur fuſion, fixables
Doiuent eſtre & bien maleables.
Les vns, par depuration
Reçoiuent grand' perfection,
Comme l'or fin, par mon art gent.

Que ie depure & fin argent.
Mais les autres plus impurs ſont:
Pource que le vif argent ont
Trop crud, & leur ſoulphre terreſtre
Trop aduſte. Si ne peult eſtre
Tel metal mis en purité:
A cauſe que n'a merité
La matiere forme ſi bonne:
Car tous mes faicts tant bien i'ordonne,
Que chacun ſon eſpece ameine,
Selon que la matiere eſt ſaine.
Si ſcauoir veux où ie recouure
Matiere à ce tout premier i'ouure
Le cabinet de mes ſecrets
Par outils, ſubtils & diſcrets,
Et vays chercher propre matiere Matiere des metaux.
Prochaine pour faire miniere:
Laquelle ie prens és boyaux
De mes quatre elemens royaux,
Qu'eſt la ſemence primitiue,
Contenant forme ſubſtantiue
En ſimplicité compoſee,
Preparee & bien diſpoſee
A tranſmuer les quatre en vn
Soubs genre general commun.
Lors luy donne, tant ſuis benigne,
Par mon art vertu metaline,
Dont ſont faicts metaux purs, impurs,
Les vns mols, les autres plus durs,

Ie l'ay des elemens extraicte
Par mes ciels l'ay ainſi pourtraicte,
Laquelle par long temps ie meine
De la matiere primeraine
En prochaine & propre matiere
Dont ie fabrique ma miniere.
Puis ſoulphre & vif argent en iſſent
Qui en metaulx ſe conuertiſſent.
Non pas tel vif argent & ſoulphre
Que tu vois : iamais ne le ſouffre:
Car par contraires qualitez
Sont tranſmuez & agitez
De leur propre en autre nature.
Matiere ainſi par pourriture
Et idoine corruption,
Au moyen de priuation,
Que la forme premiere tue,
Puis de nouuelle eſt reueſtue:
Et par la chaleur naturelle
Que la matiere tient en elle
Excitee de tous les cieux,
Auecques le feu gracieux
Que ie ſcay en ma forge faire,
Forme ie donne ſans forfaire,
En fin telle que la matiere
Priuatiõ, forme & matiere. *Eſt bien ſuſceptible & la tire.*
Ainſi priuation, & forme,
Et matiere, dont ie t'informe
Sous mes principes ordonnez,

Qui d'enhaut me furent donnez:
C'eſt mon maiſtre le createur
Qui commanda comme vn aucteur
Que de matiere vniuerſelle
Ie fiſſes comme ſon ancelle,
Tranſmuer les quatre elemens
Par mes actes & regimens
Soubs vne forme generale
De toute eſpece minerale.
Si fais par mon art naturel
Circonferer le beau ſoleil
En vingt & quatre heures la terre:
Lequel iamais ne fault ny nerre
D'exciter par ſon mouuement
Chaleur en chacun element:
Auſſi faict la huictieſme Sphere,
Les ſept planettes, & leur pere,
Qui eſt le grand premier mobile
Lequel rauiſt, tant eſt habile,
Auecques luy les Spheres toutes:
Et n'y faut point faire de doubtes.
Son chemin faict en occident:
Et les autres ſans accident,
Font au contraire tous leurs cours.
Si conduis les longs & les cours,
Comme Saturne, qui ſon temps
Et ſon corps parfaict en trente ans:
Iupiter en douze ans le faict:
Et Mars en deux ans le parfaict.

Mouuemens des Cieux.

Saturne.

Saturne.
Iupiter.
Mars.

Le Soleil. *Le beau Soleil pere de vie*
Sa circonferance assouuie,
En passant par vn chacun signe
Iustement vn an y assigne
Et six heures, pour tout le compte.

Venus. *Venus, dont on faict si grand compte.*
Met trois cens quarante & neuf iours:
Et puis Mercure faict son cours
En trois cens trenteneuf en somme.

La Lune. *La Lune, prochaine de l'homme,*
Vingt & neuf & demy demeure
Alias, 27. *A passer les douze & quelque heure.*
Et ainsi par leurs cours diuers,
Sont causez estez & yuers.
Es elemens mutations,
Et ça bas generations.
Et iamais riens, qui soit sensible
Ou soit visible ou inuisible
Ne peut estre, ne auoir lieu
Sans moy, sans les cieux, & sans Dieu.
Ainsi sont les cieux toutes choses
Qui sont dessoubs la Lune encloses,
Et enuoyent leur influence
Sur la matiere en sa puissance.
Et la matiere forme appette,
Comme femme l'homme souhaitte.
Tant d'estoilles sont au ciel mises,
Soubz qui matieres sont submises
Et subiectes en diuers nombres.

Vnes ſont claires, autres ſombres:
Tant & tant ſont innumerables,
Que ce ſont choſes admirables.
Ainſi diuerſes choſes ſont,
Pour tant de diuers cours qu'els ont
Laſſus au ciel, ça bas vertus
Sus elemens: dont ſont veſtus
D'eſpeces les indiuidues.
Et ſaches que ne ſont perdues
Tant d'influences nullement
Quand deſcendent ſur l'element
De la terre, poſé qu'elz ſoyent
Inuiſibles, & ne ſe voyent,
Et qu'auant qu'els tumbent ſur terre
Sont ſi preſſez & en tel ſerre,
Que par force l'vne & l'autre entre
En penetrant iuſques au centre
En ſi treſ-diuerſe maniere
Qu'elles ſont dedans la miniere
Diuerſes generations,
Par diuerſes impreſſions,
Sans erreur & ſans nulles faultes
Obeiſſants les baſſes aux haultes.
Si eſt la terre enuironnee
Des cieux, dont elle eſt aornee,
En receuant leurs influences
Et treſagreables ſubſtances.
Dont ſa vertu chacun veut mettre
Et iuſques au centre penetre,

Influences.

Vapeurs & exhalations.

Et par mouuemens & chaleurs
S'engendrent en terre vapeurs,
Auſſi ſont exhalations
Des primes compoſitions.
La vapeur, eſt froide & humide,
Voire que demeure & reſide
Et eſt en terre retenue:
Mais ſi elle va en la nue,
Humide & chaude pourra eſtre.
L'autre, que demeure terreſtre
Et qu'eſt enfermee & encloſe,
Par laps de temps ie la diſpoſe
En ſoulphre, qui eſt ſon agent,
Auec ſon paſſif vif argent.
Lors eſt ſeconde mixtion
De prime compoſition.
Le tout eſt tiré de la maſſe
Des quatre elements que i'amaſſe
Comme t'ay ia dict cy deuant:
Et pour toy i'en parle ſouuent,
Affin que point tu ne t'abuſes
Et qu'en pratique ne t'amuſes.
Apres la putrefaction,
Se fait la generation,
Par chaleur, qui eſt annexee
Dedans l'œuure ia commencee,
Treſamiable, ſans ardeur,
Affin d'eſchauffer la froideur
Du vif argent: lequel tant ſouffre

La prochaine matiere du ſoulphre & vif argẽt metalliques.

Qu'il

Qu'il eſt faict vn auec ſon ſoulphre
Le tout en ſeul vaiſſeau compris,
Le feu, l'air, & l'eau, que ie prins
Dedans ſon terreſtre vaiſſeau,
Qui tous ſont en vn ſeul fourneau,
Ie cuis lors, diſſouls, & ſublime,
Sans marteau, tenailles, ny lime,
Sans charbon, fumier, baing maric,
Et ſans fourneau de ſouffletie.
Car i'ay mon feu celeſtiel,
Qui excite l'elementel
Selon que la matiere appete
Forme telle qui luy competc.
Ainſi mon vif argent ie tire
Des elemens & leur matiere.
Puis ſon ſoulphre le ſuit de pres,
Comme tout vn, qui par expres
L'eſchauffe petit à petit
Doucement à ſon appetit.
Lors froit ſe faict chaut vertueux,
Et le ſec, humide vnctueux.
Or entens par hic & par hec,
L'humide n'eſt poinct ſans ſon ſec,
Ne le ſec auſſi ſans l'humide:
Car l'vn auec l'autre reſide
Soubs vne eſſence primitiue,
Qui eſt en l'elementatiue,
L'eſperit & la quinte-eſſence,
Dont noſtre enfant prent ſa naiſſance.

Alias Le feu l'enfant certes nourriſt.

Le feu l'enfante & le nourriſt
Dedans l'air: mais auant pourriſt
Au ventre de la vierge terre:
Puis en vient l'eaue qu'on doit querre,
Qui eſt la matiere premiere
Dont ie commence ma miniere.
Car vn contraire circonſtant,
Son contraire eſt fort reſiſtant
En ſe fortifiant, de ſorte
Non tant que l'agent ne l'emporte.
Lors eſt le paſſif tranſmué,
Et de ſa forme deſnué,
Par l'appetit de la matiere,
Que touſiours neufue forme attire.

Le pouuoir de nature, & ſes inſtrumens.

Du premier ciel & grand moteur
Eſt mon ſcauoir gubernateur,
Mes mains ſont la huictieſme Sphere,
Ainſi que l'ordonna mon pere:
Mes marteaux, ſont les ſept planettes
Dont ie forge choſes ſi nettes.
La matiere dont fais ouurages,
Pierres, metaux, arbres, herbages,
Beſtes brutes & raiſonnables.
Que ſont les œuures treſlouables,
Generalement toutes choſes,
Que ſont deſſoubs le ciel encloſes,
Ie la prens, & point ie ne ments,
Seulement és quatre elements.
C'eſt la matiere primeraine,

Cahos, hyle : ceſt le domaine
Dequoy ie fais iouir le Roy,
Et la Royne, & tout ſon arroy.
Le Cheualier eſt touſiours preſt
Et la chambriere faict l'appreſt.
Et tant plus eſt noble la forme,
Et plus noblement m'y conforme.
Sache que i'ay toutes puiſſances
De ſubſtanter toutes eſſences,
Et de les faire conſiſter,
Et forme en matiere exciter.
Or notez bien les trois parties — Diuiſion de la maſſe & premiere matiere.
Que de la maſſe ſont parties
Que Dieu fiſt au commencement:
De la pure, premierement
Il crea Cherubins, Archanges, — Eſperits.
Les Seraphins, & tous les Anges:
Et de la moins pure & ſeconde,
Il crea les cieux & la ronde: — Cieux.
Et de la tierce part mons pure, — Elemens
Les elements & leur nature — Le Feu.
Il crea: Mais le feu premier
De vertu voulut premier,
Et le miſt haut deſſous la Lune.
Corruption ne tient aucune
En ſoy, mais tient de quinte-eſſence
La plus pure part en puiſſance.
Et puis l'air treſſubtil il fiſt,
Et de la quinte-eſſence y miſt, — L'air.

Non

L'eau. *Non tant comme au feu : puis fiſt l'eau*
Qui eſt vn viſible & tresbeau
Element : quinte-eſſence tient
Autant comme à elle appartient:

La terre. *Et puis la terre voulut faire,*
Affin de ſon vouloir parfaire:
Combien qu'en vn petit moment
Il aye faict chaque element,
Et les cieux & toute nature,
Qui ſuis la prime creature.
La terre groſſe opaque fiſt,
Où chacun trouue du profit,
Que contient en ſoy ſans doubtance
La moindre part de quinte-eſſence.
Premier furent ſimples notez,
En leurs ſpheres elements tels:
Si eſt l'air proprement humide:

Les qualitez des elemẽs. *Appropriement le feu l'ayde:*
Et l'eau eſt froide proprement,
Et humide appropriement,
Que de l'air elle prent & peſche:
La terre proprement eſt ſeiche,
Appropriement froide elle eſt
Quelle prend de l'eau : ſi faict preſt
Au feu de ſa grand' ſiccité.
Mais, comme ie t'ay recité,
Le feu eſt noble & ſur tous maiſtre,
Et eſt cauſe de faire naiſtre,
Par ſa chaleur, & donner vie.

Mais ſi faut il que ie te die,
Qu'il n'eſt nul element actif,
Qui peuſt agir ſans le paſſif.
Comme le feu en l'air agiſt,
Auſſi l'air ſur l'eau reagiſt
Et l'eaue agiſt en l'air & terre,
Quand le feu veut eſmouuoir guerre.
Or eſt terre mere & nourrice
De toutes choſes, & tutrice.
Ce que ſoubs le ciel pourrira,
Si elle enfante nourrira.
Ce que chaleur luy mect au ventre
Et ne ceſſe iuſques au centre
Inceſſamment de gouuerner.
Tant m'a voulu Dieu honorer:
Qui m'a donné telle puiſſance,
Que ie fais à la quinte-eſſence
Reduire tous les quatre arriere:
Lors ſe dict matiere premiere
Meſlee generalement
Et par tout chacun element.
Par mon art fais reductions,
Dont viennent generations:
Mais les eſpeces reuenues
Sont en la maſſe contenues.
Pource cil qui reduire veut
Les elements, certes il peut
En la matiere primeraine,
Sans moy, quelque labeur & peine

Actions & paſſiõs des elemens.

Al. De chaleur que &c.
Al. Generer:

Reductiõ des elements en premiere matiere.

Al. retenues.

Qu'il

Qu'il ſceuſt prendre & ſe deut tuer:
Car en moy eſt de tranſmuer
Leur eſpece & leurs elements.
Si tu dis autrement, tu ments.
Tu ne ſcauroit, quant à ſubſtance,
Approprier propre influence,
Ny en rien proportionner
Les elements, ou leur donner
La forme, ſelon le merite
Que la matiere bien merite.
C'eſt moy qui forme creature,
Et donne matiere & nature:
Ie fais par mes ſecrets celeſtes
Oeuures perfaictes & honneſtes.
Dont aucuns voyans mes oracles,
Les ont iugez quaſi miracles.
Lelixir. *Comme il appert en l'elixir,*
Dont tant de biens on voit iſſir:
Car les vertus & qualitez
Qu'il ha ie les ay limitez:
Ny oncques nul art mechanique
N'eut le ſcauoir ou la practique,
D'auoir multiplications
Et ſi treſnobles actions.
Si doit l'homme prudent & ſage
Conſiderer que tel ouurage,
Telle vertu, telle ſcience
Ne ſe peut ſans l'intelligence
Des corps celeſtes, à fin duire,

Et ſans leur puiſſance conduire:
Autrement ſeroit abuſer.
Qui voudroit ſans moy en vſer,
Où prendroit il ſon influence,
Pour infuſer telle ſubſtance?
Comme feroit la mixtion,
Et la vraye proportion
Des elements? nul n'y ha ſigne,
Comme bien le dict Auicenne,
En ſon De viribus cordis,
Au deuxieſme: voicy ſes dicts:
Viuons tant que viure pourrons,
Telle œuure entendre ne ſcaurons
Comme de proportionner
Elements & mixtionner.
Ainſi le dict: bien m'en ſouuient:
Iamais nul homme n'y aduient:
C'eſt vn ſecret à moy donné,
Qui n'eſt à l'homme abandonné:
Car par mes vertus, ſouuent fais
Qu'imperfaicts deuiennent parfaicts: Nature donne ſanté.
Soit vn metal ou corps humain,
Ie le parfais & rends tout ſain.
Ie fais temperance infuſer,
Et les quatre ſymboliſer:
Des contraires, ie fais accords
Ou iamais il n'y à diſcords.
C'eſt la belle chaine doree,
Que i'ay circulant decoree

Par mes vertus celeſtielles,
Et leurs formes ſubſtantielles.
Tellement & ſi bien i'y œuure
Que tout mon pouuoir ſe deſcœuure,
Voire ſi noble & ſi parfaict,
Que d'homme ne ſeroit point faict
Sans moy, ſans mon art & ſcauoir,
Quelque bon ſens qu'il ſceut auoir.
Vien ça, toy qui dis ſcauoir tout,
Et qui entends venir à bout
De ma ſcience tant notable,
Diſant, ie feray l'or potable
Par feu de charbon, baing marie
En mes fourneaux: Saincte marie!
Ie mesbahis de ton erreur:
Par ta foy n'as tu point d'horreur,
En conſiderant mes ouurages,
Et voyant cuire tels breuuages
Dedans tes vaiſſeaux & phioles,
Plus creuſes que ne ſont violes,
Du temps perdu & des deſpenſes?
Ie ne ſcay moy à quoy tu penſes,
Mon fils: aye pitié de toy
Ie te ſupplie, & penſe à moy.
Entends bien ce que te diray:
Car de rien ie ne mentiray.
Regarde vn peu, ſcoutes or',
Et tu verras bien comme l'or,
Qui eſt ſi noble & precieux,

A prin

A prins ſa belle forme és cieux,
Et ſa bonne matiere en terre:
Si faict la belle gemme & pierre,
Comme Rubis & Dyamants.
Tout ſe faict des quatre elements,
Quant à matiere: & quant à forme,
Le ciel la qualité informe
En l'element ia contenue,
Par qui la forme eſt deuenue
Noble par depuration
Et long temps en perfection.
Et toutesfois, telle nobleſſe,
Comme d'or & d'autre richeſſe,
Se faict par moy, i'en ſuis l'ouuriere:
Nul homme n'en ſcait la maniere.
Et, l'entendant, ſi ne ſcauroit
Dire comment il le feroit,
Ne quelle proportion prendre
Des elemens, ny bien entendre
Combien de feu, d'air, d'eau & terre
Sy eſt requis, ny où les querre,
Ne bien meſler aucun contraire,
Non plus que les ſubſtances attraire:
Ny donner telles influences
Qu'il conuient à telles eſſences.
Seulement ſi faire vouloit
Du fer, ou plomb, il ne ſçauroit:
Non pas la choſe que ſoit moindre:
Iamais homme n'y ſceut attaindre.

Comme donque fera il l'or,
S'il ne me robbe mon theſor?
Ce n'eſt au pouuoir de ſon art,
Et ſi le dict, c'eſt vn coquart:
I'entens par ſon art mechanique.
Il faut qu'il ſache ma practique
Laquelle eſt naturelle, en ſomme,
Et que ne ſe faict de main d'homme.
Or donques, ſi l'or eſt ſi bon
Et ſe faict ſans feu de charbon,
Et s'il eſt ſi noble tenu
Que ſur tous eſt le mieux venu,
Et que chacun en faict theſor,
Tant les humains eſtiment l'or,
Toutesfois il ne gariſt mie
Les metaux, ny la ladrerie,
Ny ne faict tranſmutation
Des metaux en perfection
De fin or, ne n'eſt ſi notable
Vertus de la pierre Philoſophale. *De faire verre malléable,*
Comme faict la treſnoble pierre
Des Philoſophes, qu'on doibt querre.
Si eſt l'or, quant aux metaux, faict
Par moy le plus noble & parfaict.
Ainſi donc, ſi tu ne ſcais faire
Vn peu de plomb, à l'exemplaire
De moy, ou quelque petit grain,
Ou de quelque herbe vn tout ſeul brin,
Ou encor moins faire du fer,

Comment te veux tu eſchauffer
A faire ce qui eſt plus noble,
Et dont on faict ducat & noble?
Et ſi tu dis, ie ne veux mie
Faire l'or, mais bien l'Alchymie:
Ie reſponds à toy non ſcauant,
Que tu es plus fol que deuant.
N'as tu entendu que i'ay dict
Que mon ſecret t'eſt interdict?
Car ce que ſe faict par nature,
Ne ſe faict point par creature.
Et qui plus eſt ſi l'or i'ay faict
Des ſept metaux le plus parfaict
Ce que tu ne ſcaurois entendre,
Comment oſe tu entreprendre
De vouloir faire par tes faicts
Ce que parfaict les imparfaicts,
Et en qui i'ay mis la puiſſance
De tranſmuer toute l'eſſence
Des metaux, en bon & fin or,
Et ce que ie tiens en theſor
Le plus cher que Dieu m'a donné?
Or es tu bien deſordonné,
Si tu ne cognois & entends
Que ce hault bien, où tu pretends,
En tant qui touche à creature,
Eſt le grand ſecret de nature,
Soit en metal, pierre, herbe, ou beſte,
Qui deſcend de vertu celeſte.

Bien il y pert: car il gariſt
L'homme de tous maux, & nourriſt:
Il parfaict metaux imparfaicts,
Par ſes vertus & hautains faicts
Que i'y mets par mon grand ſçauoir,
Et du theſor de mon auoir.
S'il eſt donc ſi parfaict en ſoy
Qu'il n'en eſt vn pareil, dis moy
S'il ne fault que telle ſcience
Vienne de haulte intelligence:
Veu que nul ne ſcait faire l'or,
Et que ceſtuy eſt le theſor
Des theſors, voire incomparable?
C'eſt vn erreur irreparable:
Car ſi tu ne peux porter dix
Et veux porter cent, ie te dis
Que tu te tue cœur & corps
Ce faiſant: ſache tes effors.
Mon fils, c'eſt toute ma ſcience,
Mon haut ſçauoir, & ma puiſſance:
Que ie prens és cieux ſimplement,
Et le ſimple de l'element:
C'eſt vne eſſence primitiue
Et quinte en l'elementatiue,
Que ie fais par reductions,
Par temps & circulations
Conuertiſſant le bas en hault,
Froid & ſec en humide & chault,
En conſeruant pierre & metal

Soubs ſon humide radical.
C'eſt par le mouuement des cieux
Tant ſont nobles & precieux.
Et ſaches que les elements
Ont des cieux leurs gouuernemens,
Obeiſſans par conuenance,
Elemens à leur influence.
Et plus eſt pure ma matiere,
Plus ſuis par les cieux grande ouuriere.
Cuides tu que ſus ton fourneau,
Où ſont mis ta terre & ton eau,
Et que par ton feu & chaleur,
Par ta blanche ou rouge couleur
Tu face de moy ton plaiſir,
Pour paruenir à ton deſir?
Cuides tu les cieux eſmouuoir
Et leurs influences auoir,
Pour infuſer dedans tes drogues?
Cuides tu que ce ſoyent des orgues,
Qu'on faict chanter à tous les dois?
C'eſt trop cuider en ton lourdois.
Ne ſçais tu bien qu'au mouuement
Des cieux eſt vn entendement,
Qui ha ça bas intelligence,
Et qui faict, par ſon influence,
A toutes choſes auoir eſtre?
Cy te prie vouloir cognoiſtre
Que hautes choſes de haut lieu
Procedent de moy, de par Dieu:

Et ne cuide qu'art manuel
Soit ſi parfaict que naturel:
Car ſon ſens eſt trop nud & linge:
Si me contrefaict comme vn ſinge.
Penſe tu que pour diſtiller,
Ou pour diſſoudre, & congeler
De ta matiere en ton vaiſſeau,
Ou pour tirer de l'huile l'eau,
Soit que belle & claire la voye,
Que tu enſuiues bien ma voye?
Mon fils, tu es trop abuſé:
Car quand ton temps auras vſé
A faire tous les meſlemens,
Et ſeparer les elemens,
Ton huile, ton eau, & ta terre,
Tu n'as rien faict certes tu erre.
Scais tu pourquoy? car ta matiere
Ne ſçauroit demie heure entiere
Souſtenir du feu la chaleur:
Tant eſt de petite valeur:
Toute s'en ira en fumee,
Ou en feu ſera conſommee.
Mais la matiere dequoy i'œuure,
Eſt infallible à toute eſpreuue,
Quelque feu ardant que ce ſoit.
Ains du feu tout ſon bien reçoit,
Et ſi vient l'eau de ſeiche ſouche,
Que rien ne mouille qu'elle touche,
Ny ne s'en vole, ny recule,

Ne ſon huile iamais ne bruſle:
Tant ſoit mes elements parfaicts.
Ainſi n'eſt de ce que tu fais:
Auſſi n'eſt-ce pas ton office
De manier mon artifice.
Pour concluſion ie te dis,
Si tu veux bien noter mes dicts,
Ie ne te veux point abuſer,
Que tu ne ſçaurois infuſer,
Par ton feu artificiel,
La grand chaleur que vient du ciel.
Ny par ton eaue, huyle, & terre,
Tu ne ſçaurois matiere acquerre
Que peut receuoir influence,
Pour luy donner telle ſubſtance.
C'eſt don de Dieu, donné és cieux
Aux elements à qui mieux mieux
Conſerué en la ſimple eſſence,
Dont nul que moy n'a cognoiſſance,
Fors l'homme, qui en moy ſe fie,
Et qui ſçait bien Philoſophie.
Mon fils, ie ne diray qu'vn mot:
Ce ſçait le createur qui m'ot,
C'eſt que l'œuure ſe faict entiere
D'vne ſeule & vile matiere
Homogenee, en ſeul vaiſſeau
Bien clos & en vn ſeul fourneau.
En ſoy contient qui la parfaict,
Et par ſeul regime ſe faict.

L'œuure de la pierre Philoſ.

Or voy la generation
De l'homme & ſa perfection,
Où tout mon ſens y abandonne,
Et le ſçauoir que Dieu me donne:
Car faire ſçais d'vne matiere
L'eſpece humaine non entiere
Ie forme le corps ſeulement,
Voire ſi treſſubtilement,
Que Platon, auſſi Ariſtote
N'y entendirent iamais note.
Ie fais os durs, dents à macher,
Le foye mol, auſſi la chair,
Les nerfs froids, le cerueau humect,
Le cœur chaud, où Dieu vie met,
Les boyaux, & toutes les veines,
Arteres de rouge ſang pleines.
Frief, le tout d'vn ſeul vif argent,
Maſculin ſoulphre treſagent,
Fais vn ſeul vaiſſeau maternel,
Dont le ventre en eſt le fournel.
Vray eſt que l'homme, par ſon art
M'aide fort, quand en chaleur ard,
En infuſant en la matrice
La matiere qu'y eſt propice:
Mais autre choſe n'y ſcait faire.
Ainſi eſt-il de ton affaire:
Car qui ſcait matiere choiſir,
Telle que l'œuure en ha deſir,
Bien preparee en vn vaiſſeau

De l'hõme voiez le f. 38.

Fort clos, & dedans ſon fourneau
Le tout fourny, plus ne differe.
Car toy & moy deuons parfaire:
Pourueu que chaleur tu luy donne,
Comme Philoſophie ordonne.
Car là giſt tout: ie t'en aduiſe.
Pourtant faut bien que tu y viſe:
En feu que lon dict epſeſis,
Pepſis, Pepanſis, opteſis.
Feu naturel, contre nature,
Non naturel, & ſans arſure,
Feu chauld & ſec, humide & froit,
Penſes y, & le fais adroit.
Sans matiere & ſans propre feu,
Tu n'entreras iamais en ieu,
La matiere ie la te donne:
La forme faut que tu l'ordonne,
Ie ne dis pas ſubſtanciale,
Ny auſſi forme accidentale:
Mais forme de faire vaiſſeau,
Et de bien former ton fourneau.
Fais par raiſon ce qu'eſt propice,
Et par naturel artifice.
Aide moy, & ie t'ayderay:
Comme tu feras, ie feray:
Ainſi que i'ay faict à mes fils,
Dont ils ont reçeu les prouffis:
A cauſe que ſans vitupere,
Ont enſuyui & mere & pere,

La Pierre Philo. eſt faicte par nature & art.

Feu.

C'eſt à dire, chaleur conuenable à faire bouillir, digerer, meurir, & roſtir. Ariſto. au 4. des meteor. faict mention de ces 4. eſpeces de chaleur.

Obeiſ

Obeiſſans à mes commands.
Comme tu peux veoir és Romans
De Iean de Meung qui bien m'appreuue,
Et tant les ſophiſtes repreuue:
Si faict Ville-neufue & Raimon,
Qui en font notable ſermon,
Et Morien le bon Romain,
Qui ſagement y miſt la main:
Si fiſt Hermes, qu'on nomme pere,
A qui aucun ne ſe compare:
Geber Philoſophe ſubtil,
A bien vſé de mon ouſtil,
Et tant à eſcript de beaux dicts,
Et d'autres, plus que ie ne dis,
De ceſte treſnoble ſcience:
Leſquels ont par experience
Prouué que l'art eſt veritable,
Et la vertu grande & louable.
Tant de gens de bien l'ont trouuee,
Qui veritable l'ont prouuee
Dont ie me tais pour abreger.
Or mon fils, ſi tu veux forger
Et commencer œuure ſi noble,
Il ne te faut ducat ny noble
Au moins en grande quantité:
Suffiſt que ſois en liberté,
Et en lieu qui te ſoit propice,
Que nul ſache ton artifice.
Prepare à droict bien ta matiere

Toute ſeule miſe en poudriere
En ſeul vaiſſeau, auec ſon eau,
Bien cloſe, & dedans ſon fourneau
Par vn regime ſoit menee
D'vne chaleur bien attrempee,
Laquelle fera l'action:
Et froid la putrefaction:
Car pour grande frigidité
Ne ſçauroit tant la ſiccité
Reſiſter contre tel agent,
Que ne ſoit toſt le vif argent,
Par connexion ordonnee,
Faict vn ſubiect homogenee
Reduict en premiere matiere.
Soit ton intention entiere
D'enſuiure ta mere nature:
Que raiſon ſoit ta nourriture:
Ta guide ſoit Philoſophie
Et ſi tu le fais, ie t'affie
Tu auras matiere & moyen
De paruenir à ce haut bien.
Et de choſe que bien peu couſte
Tu ouureras, mais que tu gouſte
Mes principes. Voy comme i'ouure:
Regarde l'Ariſtote, & ouure
Le tiers & quart des metheores:
Aprens Phyſique, & voy encores
Le liure de generation,
Auſſi celuy de corruption,

Alias Commixtion

Le liure du ciel & du monde,
Où la matiere eſt belle & monde.
Car ſi tu ne vois & entends,
Certes mon fils, tu pers le temps.
Et pour mieux ſcauoir les manieres,
Voir te faut celuy des minieres
Que fit mon gentil fils Albert,
Qui tant ſceut & tant fut expert
Qu'en ſon temps il me gouuernoit,
Et de mes faicts bien ordonnoit:
Comme il appert en celuy liure.
Or doncques, ſi tu es deliure,
Es minieres ſouuent liras,
Et leàd mes ſecrets verras
Que nulle pierre ne s'engendre
Que des elements par ſon genre.
Apprens, apprens à me cognoiſtre
Premier que de te nommer maiſtre.
Suis moy, qui ſuis mere nature
Sans laquelle n eſt creature,
Qui peuſt eſtre, ny prendre eſſence,
Vegeter, monter en croiſſance,
Ny auoir ame ſenſitiue
Sans ciel & l'elementatiue.
Et pour cognoiſtre tels effects,
Il te conuient porter le faix
D'eſtudier & trauailler
En Philoſophie & veiller.
Et ſi tu ſcais tant par ſes vs,

Que tu cognoiſſes les vertus
Des cieux, & leurs grands actions:
Des elements les paſſions,
Et parquoy ils ſont ſuſceptibles:
Qui ſont les moyens conuertibles:
Et qui eſt cauſe de pourrir,
Et d'engendrer, & de nourrir:
De leur eſſence & ſubſtance:
Tu auras de l'art cognoiſſance.
Combien que ſuffiſt ſeulement
D'auoir vn bel entendement,
En conſiderant mes ouurages.
Mais n'ont pas eux tous clers & ſages
Ce don de Dieu par leur ſcience:
Ains ceux de bonne conſcience,
Qui m'ont ſuiuie auec Raiſon,
L'ont eue par longue ſaiſon,
En ayant patience bonne,
Attendans le temps que i'ordonne.
Fais doncques ce que te dis or',
Si tu veux auoir le theſor
Qu'ont eu les vrais Phyſiciens,
Et Philoſophes anciens.
C'eſt le theſor & la richeſſe,
De plus grand' vertu & nobleſſe
Que puis les cieux iuſques en terre,
Par art l'homme pourroit acquerre.
C'eſt vn moyen entre Mercure
Et metal que ie prens en cure:

La pierre Philo. eſt faicte par nature & art.

Et par ton art, & mon ſcauoir,
Parfaiſons vn ſi noble auoir.
C'eſt le fin & bon or potable,
L'humide radical notable:
C'eſt ſouueraine medecine,
Comme Salomon le deſigne,
En ſon liure bien autentique
Que lon dict Eccleſiaſtique:
Et là tu trouueras le tiltre
Au trente huictieſme chapitre.
Dieu la crea: en terre eſt priſe:
L'homme prudent ne la deſpriſe.
Il l'a miſe dans mes ſecrets:
Et la donne aux ſages & diſcrets.

Contre les moqueurs de ceſte ſcience.

Combien qu'ils ſont maints orateurs,
Et qui ſe cuident grands docteurs
En treſ-haute Theologie,
Sans la baſſe Philoſophie,
Qui en font par tout leur riſee.
Des medecins eſt depriſee,
Qui ſe mocquent de l'Alchymie.
Las ils ne me cognoiſſent mie,
Et n'ont pas faict de l'art eſpreuue,
Comme Auicenne, & Villeneufue,
Et pluſieurs grands Phyſiciens,
Bons Medecins treſ-anciens.
Tel s'en mocque qui n'eſt pas ſage
Et qui n'a pas veu le paſſage
Que bons Medecins ont paſſez.

Les moqueurs n'ont pas ſceu aſſez
Pour cognoiſtre telle racine
Et tant loüable medecine,
Que guariſt toute maladie,
Et qui l'a, iamais ne mendie,
Bien eſt heureuſe la perſonne
A qui Dieu temps & vie donne
De paruenir à ce haut bien,
Et poſé qu'il ſoit ancien:
Car Geber dict, que vieux eſtoyent
Les Philoſophes qui l'auoyent,
Mais toutesfois en leurs vieux iours
Ils iouiſſoyent de leurs amours.
Et qui la poſſede, largeſſe
De tous biens ha, & grand'richeſſe,
Seulement d'vne once & d'vn grain
Touſiours eſt riche, & touſiours ſain.
En fin ſe meurt la creature,
De Dieu contente & de Nature:
C'eſt Medecine cordiale,
Et teincture plus qu'aureale.
C'eſt l'elixir, l'eaue de vie,
En qui toute œuure eſt aſſouuie.
C'eſt l'argent vif, le ſoulphre & l'or,
Qui eſt caché en mon theſor.
C'eſt le bel huyle incombuſtible,
Et le ſel blanc fix & fuſible.
C'eſt la pierre des Philoſophes,
Qui eſt faicte de mes eſtoffes:

Louange de la pierre Phil.

La pierre Philo. eſt faicte par nature & art.

Ny par aucune geniture
Trouuer ſe peut que par nature
Et par art de ſcauoir humain
Qu'il adminiſtre de ſa main.
Ie le te dis : ie le t'anonce,
Et hardiment ie le prononce,
Que ſans moy, qui fournis matiere,
Tu ne feras onc œuure entiere:
Et ſans toy, qui ſers & miniſtre,
Ie ne peux ſeule l'œuure tiſtre.
Mais par toy & moy, ie t'aſſeure
Que tu auras l'œuure en peu d'heure.
Laiſſe ſouffleurs, & ſophiſtiques,
Et leurs œuures Diaboliques.

Meſpris des errãs Alchymiſtes.

Laiſſe fourneaux, vaiſſeaux diuers
De ces ſouffleurs faux & peruers:
Ie te prie tout en premier,
Laiſſe leur chaleur de fumier:
Ce n'eſt profitable ny bon,
Non plus que leur feu de charbon.
Laiſſe metaux & atramens:
Tranſmue les quatre elemens
Sous vne eſpece tranſmuable,
Qu'eſt la matiere treſnotable
Par Philoſophes deſignee,
Et des ignares peu priſee.
Semblable à l'or eſt par ſubſtance,
Et diſſemblable par eſſence.
Les elemens conuertiras,

Et ce que tu quiers trouueras.
I'entends que les bas tu ſublimes,
Et que les hauts tu face infimes.
Tu prendras donc ce vif argent
Mixte en ſon ſoulphre treſagent,
Et mettras tout en ſeul vaiſſeau
Bien clos, dedans vn ſeul fourneau,
Qui ſera au tiers inhumé:
Garde qu'il ne ſoit enfumé:
Sur vn feu de Philoſophie.
Fais ainſi, & en moy te fie:
Laiſſe doncques toute autre eſpece,
Ie t'en ſupplie mon fils, laiſſe,
Et ne prens fors celle matiere
Dont ſe commence la miniere.
Plus ne t'en dis: mais ie te iure
Mon Dieu, qu'il faut ſuiure nature.

LA RESPONSE DE L'ALCHYMISTE, à nature.

Comme l'artiſte honteux & doux
Eſt deuant Nature à genoux
Demandant pardon humblement
Et la merciant grandement.

L'ALCHYMISTE.

MA treſ-douce mere Nature
La plus parfaicte creature
Que Dieu crea apres les Anges
Ie vous rẽds, hõneur & louãges.
Ie cognois icy & confeſſe
Que vous eſtes mere & maiſtreſſe
Gouuernante du macrocoſme,
Qui fut creé pour microcoſme.
Le premier, le monde ſe nomme:
Et microcoſme, en Grec, c'eſt l'homme
Vous fuſtes, tant eſtes habile,
Miſe haut au premier mobile,
Qu'auec le doigt vous remuez
Et du pied à bas trauſmuez
Les elemens, ſoit paix ou guerre,

Des faits de nature.

Iuſques

Iuſques au centre de la terre:
Et le tout par commandement
De voſtre maiſtre : inceſſamment
En ſuiuant generations,
Et ſi treſgrandes actions:
Par voz autres intelligences,
Et non corruptibles ſubſtances,
Des cieux, eſtoilles, & planettes.
Dont ſe forment choſes ſi nettes
Que l'on vous doit par tout clamer
Mere & Maiſtreſſe, & bien aimer.
Ie confeſſe, ma chere Dame,
Que rien viuant ne vit ſans ame,
Et ce qui eſt & ha eſſence,
Vient de vous & voſtre puiſſance,
I'entens ſoubs le pouuoir donné
De Dieu, qui vous fut ordonné.
Ie cognois que vous gouuernez
Toute la maſſe, & demenez
La matiere des elemens
Tous deſſous vos commandemens:
Car d'eux vous prenez la matiere,
Et des cieux la forme premiere:
Combien que premier ſoit confuſe
Celle matiere, non diffuſe
Tant qu'elle ſoit qualifiee,
Et puis par vous ſpecifiee
Lors prend forme ſubſtantiale,
Et puis viſible accidentale.

Dame, tant vous eſtes bien ſage,
Que vous faictes tout voſtre ouurage
Par vos vertus celeſtieles,
Et vos formes treſactueles,
En ſi parfaict & ſi bon ordre,
Que nul viuant n'y ſcauroit mordre.
Ie regarde, Dame honoree,
Que Dieu vous à tant decoree,
Qu'il ha mis pour tous les humains
Ce qu'il leur faut entre vos mains.

Degrez des choſes naturelles.

Quatre degrez par vous fiſt naiſtre:
Dont le premier ſi n'a fors qu'eſtre,
Que ſont les pierres & metaux:
Le ſecond, ſont les vegetaux,
Qui ont eſtre, & vegetatiue:
Le tiers, ſi eſt la ſenſitiue:
Comme beſtes, oyſeaux, poiſſons,
Qui ont trois diuerſes façons:

L'hõme. Voyez au f. 32.

Le quart fiſt en noble degré,
Ainſi qu'il luy pleut, à ſon gré,
Plus parfaict de tous: ce fut l'homme,
Qui trois degrez en luy conſomme:

L'ame humaine

Mais plus que vous, ma chere Dame,
Fit lors quand il luy donna l'ame,
Belle & d'immortelle ſubſtance,
Aornee d intelligence,
Et ſans nulles dimenſions,
N'eſtant ſubiecte aux paſſions
De noſtre corps, qu'eſt limité:

Mais l'a faict ſenſualité
Tourner à mal & à peché Sẽſualité.
Par le corps, qui eſt entaché
De volupté deſordonnee.
Dont bien ſouuent eſt condamnee,
Si grace n'y eſt impartie,
Que de Dieu vient, plus en partie
Pour la nobleſſe de ceſte ame,
Que pour le corps. Or doncques, Dame,
La grand' perfection de l'homme
N'eſt pas de vous : Mais ainſi comme
L'auez dict à la verité,
Vous ne forgez l'humanité:
Mais au vaiſſeau qui eſt humain,
Autre que vous n'y mect la main,
Qui eſt la plus parfaicte eſſence
De voſtre œuure & grande puiſſance.
Sans mentir c'eſt pour admirer,
Quand on veut bien conſiderer
Comme nos corps ſont diuiſez,
Et ſi tresbien organiſez:
Tellement que par vn obiect,
Qui eſt le corps, tant eſt ſubiect
A la volonté, que quand veult La volõté
Vn chacun des membres s'eſmeut:
Combien que volonté n'eſt pas
De vous, ny de voſtre compas.
Toutesfois c'eſt grande merueille
Que ce corps pour l'ame trauaille Le corps

Comme ſubiect : & tel deut eſtre:
Mais bien ſouuent il eſt le maiſtre:
Mais il n'eſt pas par ſa nobleſſe,
Mais par peché qui l'ame bleſſe.
Or donc ne vous esbahiſſez
Si ce que tant bien tapiſſez
Et tenez plus parfaict, c'eſt l'homme,
Eſt contraire à ſi noble forme
Comme l'ame : & qui tant varie
Contre raiſon. Soyez marrie
Seulement de vos artifices,
Et non de nos fautes & vices.
Vous meſmen'auez vous penſé,
Et bien ſouuent encommencé,
Cuidant voſtre œuure eſtre bien faicte,
Qu'en la fin eſtoit contrefaicte?
Eſt-ce faute d'entendement:
Ou ſi ne pouuez autrement?
Dame, qu'il me ſoit pardonné,
Si ie ſuis trop abandonné
De parler ſur voſtre ſcience.
Ie le prens en ma conſcience
Que ce n'eſt pas pour vous blaſmer:
Mais ne doubtez, qu'il m'eſt amer
De ce que m'auez tant repris
Où iamais n'auois rien appris.
Helas Dame ie vous aſſeure
Que ie ne ſuis iamais vne heure,
Sans penſer à ce haultain bien,

Les mõſtres naturels.

Leque

Lequel par vous i'entens tresbien,
Ou mieux que ne faiſois alors
Que vous me faiſiez les records
Et les reproches de mes fautes,
En declarant choſes ſi hautes
De ce theſor digne & louable.
Soit en mon lit, ſoit en ma table,
Inceſſamment deuant mes yeux
I'ay ce haut bien tant precieux:
Et ne fais que penſer, en ſomme,
Quelle matiere, & quelle forme
Ie dois prendre pour commencer.
Vous m'eſtes venue tencer
Et reprendre fort aigrement:
Pource que ne fais nullement
Comme vous, helas, chere Dame,
Vous ſcauez que n'ay corps ny ame
Ne ſcauoir en moy, pour ce faire:
Ie ne vous peux que contrefaire:
Et ne ſcaurois pas bonnement
En ce noble art faire autrement,
Si vous ne m'aidiez par puiſſance
De voſtre ſcauoir & ſcience.
Mais vous dictes, & dictes voir,
Qu'à l'homme n'appartient ſcauoir
Vos grans ſecrets & hautains faicts:
Comme donc porteray le fais,
Et comment me pourray guider,
Si vous ne me voulez aider?

La pierre Philo ſe parfaict par nature & par art.

Puis dictes que vous dois enſuyure:
Ie le veux bien: mais par quel liure?
L'vn dict, prens cecy & cela:
L'autre dict, non, laiſſe le là.
Leurs mots ſont diuers & obliques,
Et ſentences paraboliques.
En effect, par eux, ie voy bien
Que iamais ie n'en ſcauray rien.
Et pourtant à vous i'ay recours,
Vous priant me donner ſecours,
Et conſeiller que ie dois faire
En ce treſgrand & rare affaire.
Cy demande, ma chere Dame,
Qui de bon cœur prie & reclame,
Dictes par voſtre conſcience,
En enſuyuant voſtre ſcience,
Qui pourroit deualer en terre,
Et dedans la miniere enquerre
Et chercher par ſubtile cure
Des metaux le parfaict Mercure,
Luy trouué, au moins cil de l'or,
Garder ſe doit comme vn theſor:
Mais ie doubte quand on l'auroit
Que ia metal ne s'en feroit:
Et croy qu'il n'eſt homme tant ſage,
Qui de faire or ſache l'vſage:
C'eſt à vous de faire telle œuure:
Experiment bien le decœuure,
Et voſtre ſcauoir excellent,

Selon voſtre dict, en parlant
De la natiuité de l'homme.
Nous voyons la maniere comme
Le Mercure froit & humide
Appette le ſoulphre en ſon aide:
C'eſt vn eſperme homogenee,
Duquel la creature eſt nee
Apres le labeur terminé.
Or doncques, tout examiné,
Vous prenez la propre matiere,
Propre vaiſſeau, propre miniere,
Propre lieu, & propre chaleur,
Pour donner & forme & couleur,
Pour pulluler & donner vie,
Dont toute choſe eſt aſſouuie.
Vous cognoiſſez, comme vne ouuriere, Alias,
Le merite de la matiere, N'a point
Car agent ne prend action, d'action.
Qu'en diſpoſee paſſion.
Subtilement ſcauez meſler
Chaud & froid, & puis demeſler
Du ſec l'humide, & du contraire
Scauez la qualité attraire,
Tranſmuant la premiere forme
Affin que la matiere informe
Forme nouuelle: car l'obiect
Eſt par la puiſſance ſubiect,
Qui touſiours ſouſtient la ſubſtance
En l'acte qui fut en puiſſance.

Or vous ayant ouy bien dire:
Mais mon parler ne peut ſuffire
A bien reciter vos ſentences:
Et ſi i'auois vos grands potences,
Pour moy ſouſtenir ſeurement,
Ie parlerois bien proprement.
Car i'ay entendu qu'auez dict,
Que l'elixir, ſans contredict,
Des quatre elemens ſe commence;
Contraires puis font alliance:
Et dictes qu'il faut conuertir
Les elemens. Sans point mentir
Ce n'eſt pas ouurage de main,
Ny n'appartient à l'art humain
De conuertir les elemens.
Mais qui ſcauroit par documens
Comme la qualité terreſtre
Peut auec l'air prendre ſon eſtre
Symboliſer auec froideur,
Et ſe conuertir en humeur,
Qui eſt à dire en ſon contraire?
Car humeur ne ſe veut diſtraire
De l'element froid & humide,
Toutefois qu'elle ha meilleure aide
Du feu, par qui eſt anobly
Tout le compoſt. Et ſi n'oubly
Que c'eſt vn œuure naturel,
Qui ſe faict noir, blanc, puis vermeil,
Ou trois couleurs ſont euidentes

A trois elemens reſpondentes,
C'eſt le feu, & l'eau, & la terre,
Et l'air, qui bien les ſcauroit querre.
Puis vous dictes, ſans nulle gloſe,
Qu'il ſe faict d'vne ſeule choſe,
D'vn ſeul vaiſſeau, d'vne ſubſtance,
Car quatre ne font qu'vne eſſence:
Dedans ceſt vn, eſt en effect
Ce qui commence & qui perfaict:
Rien ne default en ſa valeur,
Sinon vn petit de chaleur,
Que l'homme adminiſtre par cure:
Prouoquant ce qu'elle procure,
Par voſtre art & noble ſcauoir:
Et tout ce qu'eſt beſoin d'auoir,
En icelle ſeule matiere
Eſt en perfection entiere,
Qui la commence, & qui la faict,
Qui la continue & parfaict.
C'eſt tout ainſi comme d'vn homme,
D'vn Cheual, d'vn grain, d'vne pomme.
Car en l'eſperme retenue,
Eſt forme d'homme contenue,
Os, chair, ſang, nerfs, poils ſous la peau
Sont tous en ce petit troupeau.
Ainſi d'vn grain, ou de ſemence
Chacun rapporte ſa ſemblance:
D'homme vient homme, de fruict fruict,
Et de beſte, beſte s'enſuit:

L'œuure de la pierre Philoſ.

C'eſt

C'eſt voſtre ordre qui point ne rompt,
Qui eſt en voſtre vaiſſeau rond:
Vous voulez, par vouloir louable,
Que chacun face ſon ſemblable.
Mais tel ſcauoir & grand' ſcience,
Procede de la ſapience
De Dieu, qui veut qu'ainſi ſoit faict,
Et vous donna en main ce faict.
Or ſcay-ie bien que quand le ſperme
Eſt clos dedans le vaiſſeau ferme
De la femme, mais qu'il ne s'ouure,
Que plus ne faut que l'homme y ouure,
Ne qu'il adiouſte ou diminue
Ny choſe groſſe ny menue.
Plus il ne s'en faut approcher,
Pour ouurir, ou clorre, ou toucher,
Car au vaiſſeau eſt enclos tout
Ce qui parfaict iuſques au bout.
Puis dictes que tout ainſi eſt
De la pierre, que tant me plaiſt,
Et qu'il ne faut qu'vne matiere
Toute ſeule miſe en pouldriere,
Laquelle contient l'air & l'eau
Et la chaleur en ſon vaiſſeau,
Et tout ce qui eſt neceſſaire
Pour parfournir ce noble affaire,
Ny iamais plus toucher n'y faut,
Ny autre choſe n'y deffaut,
Fors ſeulement y adiouſter

Vn petit feu pour exciter
La chaleur, qui eſt au compoſt:
Comme l'enfant, qu'eſt en repos
En la matrice chaudement,
Ainſi eſt l'œuure proprement.
Puis dictes & donnez entendre,
Au moins comme ie peux comprendre,
Qu'en elle eſt ſa perfection:
Et ſi ne peut ſon action
Mettre à fin en ſi noble forme,
Si l'art humain ne s'y conforme:
I'entens art humain par ſcience
De Philoſophie & prudence,
Qui vienne des mains preparer
La matiere, puis ſeparer
Le ſuperflu, & mettre en verre
La compoſee & ſimple terre,
Qui n'eſt qu'vn auecques ſon eau,
Et puis bien clorre le vaiſſeau
Deſſus vn fourneau bien propice.
Voila tout quant à l'artifice:
Autre choſe l'homme n'y peut,
Et face & die ce qu'il veut.
Mais lors vous qu'en eſtes l'ouuriere
Entree dedans la poudriere,
Apres la preparation,
Faictes la diſſolution,
Et le ſec en eau reduiſez,
Et iuſques en l'air conduiſez

La pierre Philoſ. ſe faict par nature & art.

Alias. Le froid en chaud conuertiſſez.

Par

Par ſublimation celeſte,
Tant eſtes vous ſage & honneſte:
En fin toute ſeule vous faictes
Ce que parfaict choſes imparfaictes.
Et pourtant, madame Nature,
Vous eſtes prime geniture,
Quand vous faictes les meſlemens
De tous vos quatre elemens,
Qui ſont enſemble par eſſence,
Dont nul homme n'a cognoiſſance
Fors vous: ainſi l'ay entendu,
Et cela verray en temps deu,
Si Dieu plaiſt, & vous chere dame:
Ie laiſſe le temps & le terme:
Reſte de la matiere auoir,
Et de bien entendre & ſcauoir
Comment eſt tant noble & ſi bonne
Et comment telle vertu donne
Si grands theſors & ſi parfaicts
Qu'elle parfaict les imparfaicts.

L'or. *Madame, ie ſcay bien que l'or*
Eſt des minieres le theſor:
Toutesfois n'a forme & matiere
Qui ayt puiſſance ſi entiere
De paſſer ſa perfection:
Car il n'a ſi grande action
De pouuoir plus que ſoy parfaire,
Quelque art que l'homme y puiſſe faire.
Et qui me voudroit oppoſer

Qu'il le faudroit deſcompoſer
Et le reduire en vif argent,
Cil ſeroit fol, & indigent
De bon ſens, & de bon ſçauoir:
Veu qu'il ne peut de l'or auoir,
Luy eſtant en ſa propre eſſence,
Plus de vertu & grand' puiſſance.
Qui penſe donc l'homme eſprouuer:
Au moins quand lon ne peut trouuer
Au tout, ſinon ce qui y eſt?
C'eſt abus. Mais voicy que c'eſt:
Pour leur fantaſie produire,
Ils diſent qu'il conuient reduire
Par leur art & ſcience arriere
Ce corps en premiere matiere:
Mais certes, dame, ie ſcay bien,
Car tant m'auez apprins de bien,
Que reduction ne ſe faict
De choſes que vous ayez faict,
En eſpece, ou indiuidue,
S'elle n'eſt premier corrompue,
Encore apres corruption
Ne ſe faict generation
De ſemblable eſpece, ou s'engendre,
S'il ne retourne en celuy genre.

Et ſi dy plus, que l'or deſtruire
N'eſt pas chemin de le conſtruire:
Ny iamais homme ne ſcaura
Refaire or quand deffaict l'aura.

I'entens deffaict preſuppoſé
C'eſt à dire decompoſé,
Qui eſt choſe treſdifficile.
Science faudroit treſſubtile,
Poſe qu'on le miſt bien en pouldre:
Mais de cuider tant le diſſouldre
Qu'on ſeparaſt les meſlements
Que vous feiſtes des elements
En ſa premiere mixtion,
Certes c'eſt vne queſtion
Que iamais homme ne ſouldra,
Et die tout ce qu'il voudra.
Car il endure froid & chauld,
Ny de gros feu il ne luy chault:
Mais tant plus s'amende & affine,
Et bien affiné ne define:
Tant eſt parfaict en ſa nature.
Et ſi eſt vne creature
Des elements la plus prochaine,
Que n'a ſemence, ſperme, ou graine
Ou ſe face reduction
Apres la putrefaction
Pour reuenir en ſon eſpece:
Car ſa matiere eſt trop eſpeſſe.
Mais l'or mort, là eſt mort ſon eſtre:
Ne de luy ne peut plus renaiſtre
Autre metal ny vif argent.
Ali. Que. *Pource ne ſe vante la gent,*
Et diſe, ſoubs ce mot notable,

Toute

Toute choſe faict ſon ſemblable.
C'eſt mal dict, quant aux mineraux:
Mais bien eſt vray des vegetaux,
Et des ſenſitifs vrayement:
Car ils prennent nourriſſement
Et vie, ſe ſement & plantent:
Les metaux iamais rien ne ſentent,
Et ſont auſſi grands au premier
Comme ils ſont en leur an dernier.
Des elemens prennent leur eſtre
Par vous en l'element terreſtre,
C'eſt ſans ſemer & ſans planter,
Sans cultiuer ne ſans anter.
Ie ſcay, par voſtre enſeignement,
Qu'on ne doibt practiqualement
Suiure les dicts des anciens
Bons Philoſophes treſciens:
Mais ſeulement la theorique
Et ſpeculatiue practique,
Qui eſt vraye & eſſentiale.
En qui eſt nature reale:
Car en ce giſt toute l'eſſence
Et la matiere & la ſubſtance.
Bien me ſouuient qu'vn me diſoit,
Qui ſophiſtement m'induiſoit,
Qu'on tenoit pour grand Philoſophe,
Qu'il ne falloit pour vraye eſtophe
Fors prendre le bel vif argent
Tout crud, & eſtre diligent

De le meſler auecque l'or:
Car des deux ſe faict vn theſor,
Quand bien ſont ioincts & accoublez,
Tresbien vnis & aſſemblez,
L'vn par l'autre ſe parfera:
Et diſoit, qui ainſi ſera,
Aura la pierre & l'elixir.
Mais premier il falloit yſſir
Et ſeparer les elemens
Et tous les quatre meſlemens:
Et pour le mieux purifier,
Chacun à part ratifier
Il falloit, & puis les conioindre,
Et reunir le grand au moindre,
Et le ſubtil au gros remettre:
Ce faiſant on ſeroit bon maiſtre,
Ce diſoit, de faire la Pierre.
Mais maintenant ie ſcay qu'il erre
En diſant telles fantaſies
Ne parlant que par tromperies,
Dont les cerueaux de telles gens
Sont de bon ſcauoir indigens:
Les gens trompent, & ſont trompez:
Nul d'iceux tant ſoyent ils huppez,
Soit Philoſophe, ou Medecin,
Rien n'y entend en tel braſſin.
Bien me ſouuient, ſans contredict,
Ma dame, que vous auez dict
Qu'à Dieu ſeulement appartient.

Qui eſt le createur, & tient
Toutes choſes deſſoubs ſa main,
De creer, comme ſouuerain,
Des elemens toute facture:
Car c'eſt luy qui produict nature.
Il ſcait meſler par quantité
Les elemens, la qualité
Iuſtement proportionner,
Bien conioindre & mixtionner
Elemens & vnir enſemble
Deuement comme bon luy ſemble.
Et n'eſt homme qui ce peut faire,
Ne qui ſceuſt dire le contraire.
Car il eſt luy ſeul createur,
Et de tout bien le conducteur,
Du monde n'eſt choſe pourtraicte
Que ſans luy peut onc eſtre faicte.
Et ſe taiſent tous les vanteurs
Sophiſtes inueſtigateurs
De l'Alchymie, qui ſe vantent
Qu'ils cueilliront & rien ne plantent:
Qui font, par calcinations
Et par leurs ſublimations
Et diſtillations eſtranges,
Voler en fumee les Anges,
Coagulations inicques,
Congelations Sophiſtiques
Croire au peuple & à eux auſſi
Qu'ils l'ont faict, & qu'il eſt ainſi.

Que ſeparation eſt faicte
Des quatre elemens, & parfaicte
Du vif argent, & de l'or fin:
Et tout n'eſt rien à la parfin.
Car il eſt vray, que toutes choſes
Qui ſont deſſous le ciel encloſes,
Des quatre elemens faictes ſont,
Et iuſte quantité ils ont
En proportion, par nature,
Bien mixtes, ſelon leur facture:
Non pas tous vnis proprement,
Mais en vertu diſtinctement:
Principalement la matiere
De la pierre vraye & entiere.
I'entens, au vif argent vermeil,
Et parfaict corps, qu'on dict ſoleil,
Sont quatre & chacun Element
Vnis inſeparablement,
Et meſlez par moyens notables,
Non par art humain ſeparables.
Car tous les bons Phyſiciens
Et Philoſophes anciens
Ont eſcript, & il eſt tout cler,
Que l'element de feu & d'air
Sont enclos & tenus en ſerre,
L'vn en l'eaue, & l'autre en la terre:
Le feu eſt enclos bien & beau:
En la terre, & l'air dedans l'eau
Et ne peut chacun element

Monſtrer ſa vertu nullement,
Sinon en l'eaue, ou en la terre:
Là ſont forts & font forte guerre
Enſemble inſeparablement:
Nul ne les peut realement
Separer de celle cloſture,
Fors Dieu & vous Dame nature.
Hardiment le puis affermer,
Et phyſiquement confirmer:
Car le feu nous eſt inuiſible,
Auſſi l'air eſt imperceptible:
Celuy qui dict qu'on les peut veoir
A part, tend à nous decepuoir:
Car par arguments bien notables,
Elements ſont inſeparables.
Poſe que les ſophiſtes dient
Et affirment & certifient
Qu'ils ſeparent du vif argent,
Et de l'or, qui eſt bel & gent,
Les elements, ils ſont menteurs,
Veu les raiſons des bons autheurs.
Car l'element de feu & d'air,
Si ainſi eſt, doit exhaler.
Mais ils dient qu'ils les retiennent,
Et ſi ne ſcauent qu'ils deuiennent:
Puis que l'air ne peut eſtre veu, Feu ſecret
Ne le feu de nul apperceu.
Et s'ils l'ont tiré, comme ils dient,
Ce qu'ils touchent ils humifient,

Qui eſt choſe contre nature
De l'air & du feu par droicture.
Puis ma dame, ainſi qu'auez dict,
Et que ie cognois par eſcript,
Il n'eſt nul, tant ſoit grand docteur,
Qui peut, fors Dieu le createur,
Scauoir combien & iuſtement
Il faut de chacun element
En vn chacun ſuppoſt phyſique,
A vous Dieu donne la practique.
Ne Philoſophe n'eſt tant ſage
Qui ſceut par practique & vſage
Compoſer & mixtionner
Les elements, ne ordonner
Combien il y faut de chacun
Element, pour bien faire aucun
Suppoſt, ou choſe naturelle,
Spirituelle ou corporelle.
Or donc, s'il les veult ſeparer,
Comment pourra il reparer
Et reunir celuy compoſt
Pour en refaire vn vray ſuppoſt:
Puiſque il ne ſcait la quantité
Des elements, & qualité,
Ne la mode de l'vnion
Et parfaicte conionction?
Il ne faut donc rien ſeparer,
Puiſqu'on ne le ſcait reparer.
Laiſſer vous faut faire nature,

Qui entendez l'art & facture
Et qui ſcauez bien diſpoſer
Et celle pierre compoſer,
Et bien faire les meſlemens
Sans ſeparer les elemens.
Aſſez l'auez vous dict, Madame:
Par vos dicts, i'entens bien la game.
De ſeparer il n'eſt beſoing
Les elements, ne prendre ſoing
De les reunir & conioindre:
Puis qu'on ne peut tel art attaindre,
Et que c'eſt vn ſecret donné
A vous, & de Dieu ordonné.
La pierre ou l'elixir, ſans doubte,
Se faict de vous & parfaict toute
Sans ſeparer les elemens,
Mais non pas ſans vos inſtrumens,
Ne ſans l'aide de l'homme ſage.
Et qui bien entend voſtre ouurage.
Mais pour bien denoter la note,
Voyons ce que dict Ariſtote:
Où le Phyſicien faict fin,
Là commence le Medecin.
Suppoſant pour Phyſicien
Le treſſcauant naturien.
Donc l'art d'Alchymie commence,
Suiuant nature & ſa ſcience.
Et tout cecy eſt ſuppoſé
Et par Ariſtote poſé

En ſes dicts & vrayes eſcriptures
Monſtrans les ſecrets de nature:
Qu'vn Philoſophe doit comprendre,
Et le Medecin bien entendre.
Et autre choſe icy n'entens
Pour paruenir là où pretends.
Car l'art d'Alchymie bien duicte
Sera de nature produicte.
Et affin qu'on ne s'y abuſe,
Tout cela dequoy nature vſe,
Procree, produict & engendre,
Eſt la matiere & propre genare
Qui appartient à l'Alchymie.
Mieux le ſçauez que moy ma mie,
Mon honoree & chere Dame,
Que veux ſeruir de corps & d'ame.
Or ſçauez que trois choſes faict
L'art d'Alchymie: c'eſt qu'il parfaict
Le metal, & le vinifie
Comme experiment verifie,
Et digere ſon eſperit:
En ce faiſant, rien ne perit.
Secondement cuit la matiere,
Digerant en telle maniere,
Dedans quelque vaiſſeau petit,
Que le corps elle conuertiſt
Auec l'eſperit tout en vn,
Sans y adiouſter corps aucun.
Parquoy en ceſt art tant notable,

Alias, Le metal &le verifie. Le ſoulphre impur & craſsitie, tollit & digere l eſprit.

Rien de nouueau n'y eſt capable.
Auſſi ne s'y faict mixtion,
Sinon adminiſtration
Des beaux principes de nature,
Que pour tel beſoin les procure:
Car ce qu'elle engendre & nous laiſſe,
C'eſt ce que l'art doibt prendre en laiſe.
Tiercement & dernierement
Se preuue, que realement
Separation ne ſe faict
Des quatre elemens en effect
De l'argent vif & du Soleil,
Ou or qu'on appelle vermeil
Pour faire la pierre parfaicte.
Le penſer eſt erreur infecte
Contre le noble art d'Alchymie
Et profonde Philoſophie.
Il eſt tout vray & ſans mentir
Et ſans verité diuertir,
Que toute choſe elementee
Eſt d'elemens alimentee.
Or donc s'ils ſont bien diſpoſez
Et pour tel ſuppoſt compoſez
Comme nature l'a produict,
S'on les depart, lors eſt deſtruict
Celuy ſuppoſt & corrompu,
Et le beau lien tout rompu,
Qui lia tous les elemens
Et n'y ha plus de meſlemens.

Mais

Mais pour ſeparer choſe faicte,
Des quatre elemens eſt deffaicte.
Certes il n'eſt pas neceſſaire,
Ne auſsi ne ſe doit il faire,
Que le pere qui fils engendre
Soit deffaict: pas ne veux entendre
Qu'en ce faiſant il ſoit deſtruict:
Mais ſuffiſe qu'iſſe l'eſprit
Geniuſ auecques le ſperme,
Que la matiere de la femme
Recoit & garde chaudement:
Et tel eſperit, vrayement
Eſt de l'enfant generatif,
Et de ſes membres formatif.
Auicenne en faict mention,
Parlant de generation.
Ainſi eſt il ſemblablement
De l'or fin, qui eſt ſeurement
De la pierre la pure eſtoffe
Comme dict le vray Philoſophe:
C'eſt le pere qui tout inſtruict:
Donc ne faut pas qu'il ſoit deſtruict:
Ne corrompu, ne ſeparé
De ſes elemens bien paré:
Mais ſuffit que le ſoleil pere,
Spirant ſon eſperit, proſpere,
Et que force & vertu influe
Par l'eſperit au fils afflue
En vertu, qui eſt vraye pierre
Des Philoſophes, prinſe en terre

Et par l'eſperit genitif
Eſt formé le fils ſubſtantif.
Ma dame par vous i'ay tant ſceu
Et de voz ſecrets apperceu,
Que l'art d'Alchymie eſt notable
Et ſcience tres-veritable.
Et ſi dis que ceſt or vermeil
Eſt le vray pere dict Soleil.
De la pierre & de l'elixir,
Dont tant de theſor peut iſſir:
Car il eſchauffe, inſere & fixe,
Digere & teinct par artifice,
Sans nulle diminution,
Ne quelconque corruption
De celuy or, qui eſt le pere,
Dont le fils grandement proſpere.
Or doncques ne nous eſt poſſible,
Ne neceſſaire, ne loiſible,
De deffaire les meſlements,
Ne ſeparer les elements,
Que nature ha portionnez,
Et ſi bien ioincts & ordonnez
En iuſte & deue quantité,
Complexion & qualité,
Au vif argent, dans & dehors,
Semblablement au parfaict corps
Du Soleil, comme ha eſté dict.
Qui eſt ſentence & vray edict,
Si nous ignorons la ſcience
De nature & la cognoiſſance

Des mixtions & meſlemens,
De ces quatre beaux elemens,
Semblablement nous ignorons
D'iceux les ſeparations.
Parquoy il eſt treſ-neceſſaire
D'enſuiure nature, & de faire
Et vſer de ſes inſtrumens
Comme elle faict és elemens:
Autrement nous ne ſerions pas
Vrais imitateurs de ſes pas
Sans celle adminiſtration
En ceſte meſme eduction
De la forme d'icelle pierre,
Et des moyens qu'il y faut querre:
Par leſquels moyens on recouure
L'inſtrument dequoy nature ouure
En la miniere par art gent,
Qui donne forme au vif argent.
Faire au contraire des auteurs,
Pluſtoſt nous ſerions deſtructeurs
De ce que nature compoſe,
Et qu'elle engendre & bien diſpoſe,
En ſeparant les meſlemens:
C'eſt contre vos commandemens,
Et choſe par trop deteſtable
Enuers vous, tant bonne & notable.
Mais bien doit on, ſans nulle doubte,
Faire ainſi que dict Ariſtote,
Les elemens conuertiras,
Et ce que tu quiers trouueras.

Ainſi, nature ma maiſtreſſe,
Vous m'auez bien monſtré l'addreſſe
Pour me conduire ſagement:
Si vous remercie humblement.
I'ay tant appris par vous de bien,
Que tout ce qu'ay faict ne vault rien.
Ie cognois que c'eſt grand' folie,
En fin perte & melancholie
De s'amuſer à ces fourneaux,
En vif argent, en fortes eaux,
En diſſolutions vulgales,
En toutes choſes minerales,
En feu de fumier & charbon:
Car iamais n'y ha rien de bon.
Pource, Madame, ie concluds,
Que ie ſeray de plus en plus
Ententif, ſelon voſtre liure,
De tout mon pouuoir vous enſuiure:
Car c'eſt le chemin & la voye
La plus ſeure que l'homme voye:
Et eſt tout certain que ceſt art
Nous vient par vous: mais c'eſt à tard:
Non ſans cauſe: veu la nobleſſe,
Et le theſor: & la hauteſſe
De ce grand bien & haut oracle,
Qui eſt en vous quaſi miracle.
Or madame, comme i'entends,
Affin que ie ne perde temps
Sous voſtre baniere & enſeigne,
Ainſi que voſtre dict m'enſeigne,

Auant pluſtoſt huy que demain
Vais à l'œuure mettre la main,
Suyuant voſtre commandement:
Et prendray tout premierement
La matiere, auec ſon agent,
Qui fera ce beau vif argent,
Et la mettray dans le vaiſſeau
Bien clos, nette ſus vn fourneau
Enuironné d'vne cloſture:
Et puis vous, madame Nature,
Ferez ce que ſcauez bien faire,
Affin de voſtre œuure parfaire,
Que tant eſt occulte & profonde
Que de plus riche n'eſt au monde.
Si vous remercie madame,
Du corps, & du cœur, & de l'ame,
Quand vous ha pleu me viſiter,
Et d'vn ſi grand bien m'heriter:
A laquelle toute ma vie
Suis tenu, & malgré enuie
Ie ſuiuray vos enſeignemens,
Et feray que des elemens
I'auray celle noble teincture,
Moyennant Dieu & vous Nature.

Cy finiſt la reſponce toute
Que l'artiſte fiſt en grand' doute
Deuant Nature ſa maiſtreſſe,
Dont en ha eu treſgrand' richeſſe.

EXTRAICT DV ROMANT DE LA ROSE, ou I. Clopinel, dict de Meung, parlant des faicts tant de Nature que de l'art ſon imitateur, eſcript.

Euure l'hõme tant qu'il viura,
Ia nature n'aconſuyura.
Que d'Alchymie tãt appregne,
Que tous metaux en couleur teigne:
Il ſe pourroit aincois tuer,
Que les eſpeces tranſmuer:
Si tant ne faict qu'il les rameine
En leur nature primeraine.
Et ſi tant ſe vouloit pener,
Qu'il les y ſceuſſe ramener,
Si luy faudroit auoir ſcience
Deuenir à celle attrempance,
Quand voudroit faire l'elixir,
Dont telle forme doit iſſir
Que diuiſe entre eux la ſubſtance
Par ſpeciale difference:
Comme il appert au diffinir,

Qui bien en ſcait à chef venir.
Nonobſtant c'eſt choſe notable,
L'Alchymie eſt art veritable,
Qui ſagement en œuureroit,
Grands merueilles y trouueroit.
Car, comme qu'il ſoit des eſpeces,
Au moins les ſingulieres pieces
En ſenſibles œuures ſoubs miſes,
Sont muables, en tant de guiſes
Qu'els peuuent leurs complexions
Par diuerſes digeſtions
Changer entre elles, par tel change
Qu'il les meet ſoubs eſpece eſtrange
Et oſte de la leur premiere.
Ne veoit lon comme de feugiere
Cendre faict & puis verre naiſtre
Qui de verrerie eſt bon maiſtre,
Par depuration legiere?
Si n'eſt pas le verre feugiere,
Ne la feugere n'eſt pas verre:
Et quand eſclair vient, ou tonnerre,
Ne peut on pas bien ſouuent veoir
Des grands vaſeurs les pierres cheoir,
Qui ne montarent mie pierres?
Ce peut ſçauoir qui ſcait les erres
Et cauſe, que telle matiere
A ceſte eſpece eſtrange attire.
Ainſi ſont eſpeces changees,
Où les pieces d'elles eſtrangees,

Et en ſubſtance & en figure
Soit par art, ou bien par nature.
Ainſi pourroit des metaux faire,
Qui bien les ſcauroit à chef traire
Et tollir aux ords leur ordure,
Et les mettre en forme treſpure,
Par leurs complexions voiſines
L'vne vers l'autre aſſez enclines.
Car ils ſont tous d'vne matiere,
Comment que nature les tire:
Car tous, par diuerſes manieres,
Dedans leurs terreſtres minieres,
De ſoulphre & de vif argent naiſſent,
Comme les liures le conſeſſent.
Qui les ſcauroit ſubtilier,
Et leurs eſprits appareiller,
Si que force d'entrer ils euſſent,
Et que voler point ne s'en peuſſent,
Quand dedans les corps ils entraſſent,
Mais que bien purgez les trouuaſſent,
Et fuſt le ſoulphre ſans ordure
Pour blanche ou pour rouge teincture,
Son vouloir des metaux feroit
Qui ainſi faire le ſcauroit.
Car d'argent fin, fin or faict naiſtre,
Cil qui d'Alchymie eſt le maiſtre
Et pois & couleur y adiouxte,
Par choſe qui guiere ne couſte.
Et d'or fin pierres precieuſes,

Faict claires & moult gratieuſes,
Et tout autre metal deſnue
De ſa forme, ſi qu'il le mue
En fin argent, par medecine,
Blanche tranſparente & tres fine,
Ou en or par rouge teincture,
S'il y veut appliquer ſa cure.
Mais ainſi ne feront ilz mie,
Qui œuurent de ſophiſterie:
Trauaillent tant comme ils voudront
La nature n'aconſuiuront.

F I N.

TESTA

TESTAMENT ATTRIBVÉ A ARNAVLD DE Villeneufue.

LA pierre des Philoſophes ſourdant de terre, eſt eſleuee ou parfaicte au feu. Saoulee du breuuage d'eau treſclaire, au moins en douze heures, de toutes parts s'enfle viſiblement. Apres miſe en eſtuue d'air moyennement chaud & ſec, & purifiee d'eſtrange vapeur, acquiert ſolidité en ſes parties: & extenuee d'humeur ſuperflue, deuient idoine à ſe briſer. Cela faict, de ſes plus pures parties eſt eſprint le laict virginal: lequel incontinent mis en l'œuf des Philoſophes, eſt ſi longuement eſchauffé, par continuelle & propre chaleur, comme pour faire couuer & eſclorre pouſſins, que eſtant deſnuee de la varieté de ſes couleurs, s'eſiouiſt auec ſon pareil en blancheur de neige: & deſlors ſans danger reſiſte aux forces du feu croiſſant, iuſques à ce qu'eſtant teincte en couleur de pourpre, elle ſort du monument auec royale puiſſance.

FIN.

PETIT TRAICTE D'ALCHYMIE, INTITVLE le ſommaire Philoſophique de Nicolas Flamel.

Qui veut auoir la cognoiſſance
Des metaux & vraye ſcience
Comment il les faut tranſmuer
Et de l'vn à l'autre muer,
Premier il conuient qu'il cognoiſſe
Le chemin & entiere addreſſe
Dequoy ſe deiuent en leur miniere
Terreſtre former, & matiere.
Ainſi ne faut il point qu'on erre
Regarder és veines de terre
Toutes les tranſmutations
D'ont ſont formez en nations.
Parquoy tranſmuer ils ſe peuuent
Dehors les minieres, où ſe treuuent
Iſſans premier en leurs eſprits:
Aſſauoir pour n'eſtre repris,
En leur ſoulphre & leur vif argent:
Que nature ha faict par art gent.
Car tous metaux de ſoulphre ſont
Formez & vif argent qu'ils ont.

Ce

Ce ſont deux ſpermes des metaux
Quels qu'ils ſoyent, tant froids que chauds.
L'vn eſt maſle, l'autre femelle:
Et leur complexion eſt telle.
Mais les deux ſpermes deſſuſdicts,
Sont compoſez, c'eſt ſans redicts,
Des quatre elemens, ſeurement
Cela i'afferme vrayement.
C'eſt à ſçauoir le premier ſperme
Maſculin, pour ſçauoir le terme,
Qu'en Philoſophie on appelle
Soulphre, par vne façon telle:
N'eſt autre choſe qu'element
De l'air & du feu ſeulement.
Et eſt le ſoulphre fix ſemblable
Au feu ſans eſtre variable,
Et de nature metallique:
Non pas ſoulphre vulgal inique:
Car le ſoulphre vulgal, n'a nulle
Subſtance (qui bien le calcule)
Metallique, à dire le vray,
Et ainſi ie le prouueray.
L'autre ſperme, qu'eſt feminin,
C'eſt celuy, pour ſcauoir la fin,
Qu'on ha couſtume de nommer
Argent vif, & pour vous ſommer,
Ce n'eſt ſeulement qu'eaue & terre,
Qui s'en veut plus à plain enquerre.
Dont pluſieurs hommes de ſcience

Ces deux ſpermes la ſans doubtance,
Ont figurez par deux dragons,
Ou ſerpens pires ſe dict-on.
L'vn ayant des aiſles terribles,
L'autre ſans aiſle, fort horrible.
Le dragon figuré ſans aiſle,
Eſt le ſoulphre, la choſe eſt telle,
Lequel ne s'enuole iamais
Du feu, voila le premier mets.
L'autre ſerpent qui aiſles porte,
C'eſt argent vif, que vent emporte.
Qui eſt ſemence feminine
Faicte d'eaue & terre pour mine.
Pourtant au feu point ne demeure,
Ains s'enuole quand veoit ſon heure.
Mais quand ces deux ſpermes diſioincts
Sont aſſemblez & bien conioincts,
Par vne triumphante nature,
Dedans le ventre du mercure,
Qu'eſt le premier metal formé,
Et eſt celuy qui eſt nommé
Mere de tous autres metaulx,
Philoſophes de monts & vaulx
Lont appellé dragon volant:
Pource qu'vn dragon, en allant,
Qu'eſt enflambé auec ſon feu,
Va par l'air iectant peu à peu
Feu & fumee venimeuſe
Qu'eſt vne choſe fort hideuſe

A regarder telle laidure:
Ainſi pour vray faict le mercure,
Quand il eſt ſur le feu commun,
C'eſt à dire, en des lieux aucun:
En vn vaiſſeau mis & poſé
Et le feu commun diſpoſé,
Pour luy allumer promptement
Son feu de nature aſprement,
Qu'au profond de luy eſt caché,
Alors ſi vous voulez tacher
D'oyr quelque choſe veritable
Par feu commun dict vegetable,
L'vn enflambera par ardure
Du Mercure feu de nature.
Alors, ſi eſtes vigilant,
Verrez par l'air iectant, courant,
Vne fumee venimeuſe,
Mal odorante, & malignieuſe,
Trop pire, enflambe & en poyſon
Que n'eſt la teſte d'vn dragon
Sortant à coup de Babylonne
Qui deux ou troys lieues enuironne.
Autres Philoſophes ſcauans,
Ont voulu chercher tant auant,
Qu'ilz l'ont figuré en la forme
D'vn Lyon volant, ſans difforme.
Et l'ont auſſi nommé Lyon:
Pource qu'en toute region
Le Lyon deuore les beſtes

Tant ſoient gentes & propretes
En les mangeant à ſon plaiſir,
Quand d'elles il ſe peut ſaiſir,
Sinon celles qui ont puiſſance
Contre luy ſe mettre en deffence,
Et reſiſter par grande force
A ſa fureur, quand il les force:
Ainſi que le mercure faict.
Et pour mieux entendre l'effect,
Quelque metal que vous mettez
Auecques luy, ces motz notez,
Soudain il le difformera,
Deuorera, & mangera.
Le Lyon faict en telle ſorte.
Mais ſur ce point, ie vous enhorte
Qu'il y ha deux metaux de prix
Qui ſur luy emportent le prix
En totale perfection,
L'vn on nomme or ſans fiction:
L'autre argent, ce nie aulcun,
Tant eſt il notoire à chaſcun,
Que ſi mercure eſt en fureur,
Et ſon feu allumé d'ardeur,
Il deuorera par ſes faitz
Ces deux nobles metaulx perfaictz,
Et les mettra dedans ſon ventre.
Ce nonobſtant, lequel qu'y entre.
Il ne le conſumera point.
Car pour bien entendre ce poinct,

Ilz ſont plus que luy endurciz
Et parfaictz en nature auſſi.
Mercure eſt metal imparfaict:
Non pourtant qu'en luy ayt de faict
Subſtance de perfection.
Pour vraye declaration
L'or commun ſi vient du mercure,
Qu'eſt metail parfaict, ie l'aſſeure.
De l'argent ie dy tout ainſi.
Sans alleguer ne cas ne ſi.
Et auſſi les autres metaux
Imparfaicts, croiſſans, bas & hautz,
Sont treſtous engendrez de luy.
Et pource il n'y ha celuy
Des Philoſophes, qui ne diſe
Que c'eſt la mere ſans faintiſe
De tous metaux certainement.
Parquoy conuient aſſeurement
Que dés que mercure eſt formé,
Qu'en luy ſoit ſans plus informé ☿ ☉ ☽
Double ſubſtance metallique,
Cela clairement ie replicque.
C'eſt tout premierement pour l'vne,
La ſubſtance de baſſe Lune,
Et apres celle du ſoleil,
Qui eſt vn metail nompareil.
Car le mercure ſans doubtance
Eſt formé de ces deux ſubſtances,
Eſtans auventre en eſperit

Du

Du Mercure que i'ay descript.

= Mais tantoſt apres que nature
= Ha formé iceluy mercure,
= De ces deux eſpritz deſſuſdictz,
= Mercure, ſans nulz contreditz
= Ne demande qu'à les former
= Tous perfaitz, ſans rien difformer,
= Et corporellement les faire,
= Sans ſoy d'iceulx vouloir deffaire.
= Puys quand ces deux eſpritz s'eſueillent,
= Et les deux ſpermes ſe reueillent,
= Qui veulent prendre propre corps:
= Alors il fault eſtre records,
= Qu'il conuient que leur mere meure,
= Nommé mercure, ſans demeure:
Puis le tout bien verifié,
Quand mercure eſt mortifié
Par nature, ne peult iamais
Se viuifier, ie prometz,
Comme il eſtoit premierement.
Ainſi que dient certainement
Aulcuns triomphans Alchymiſtes,
Affermantz, en paroles miſtes,
De mettre les corps imperfaitz,
Et auſſi ceux qui ſont parfaictz
= Soubdain en mercure courant.
= Ie ne dy pas qu'aulcun d'eux ment:
= Mais ſeulement, ſauf leurs honneurs,
= Pour certain ce ſont vrays iengleurs.

Il eſt bien vray que le mercure
Mangera par ſa grande cure
L'imparfaict metal, comme plomb,
Ou eſtaing : cela bien ſcait-on:
Et pourra ſans difficulté
Multiplier en quantité:
Mais pourtant ſa perfection
Amoindrira ſans fiction,
Et mercure ne ſera plus
Parfaict, notez bien le ſurplus:
Mais ſi mortifié eſtoit
Par art, autre choſe ſeroit,
Comme au cynabre, ou ſublimé,
Ie ne me veux pas animé
Que reuifier ne ſe peuſſe.
Telle verité ne ſe muſſe:
Car en le congelant par art,
Les deux ſpermes, ſoit toſt ou tard,
Du mercure, point ne prendront
Corps fix, ny auſſi retiendront
Comme és veines ils font de la terre,
Ains pour garder que nully n'erre
Si peu congelé ne peut eſtre
Par nature, à dextre ou ſeneſtre,
Dedans quelque terreſtre veine,
Que le grain fix ſoudain n'y vienne,
Qui produira des deux eſpermes
Du mercure, entier & vray germes:
Comme és mines de plomb voyez

Si vous y eſtes conuoyez.
Car de plomb il n eſt nulle mine
En lieu ou elle ſe confine,
Que le vray grain du fix n'y ſoit,
Ainſi que chacun l'apperçoit,
C'eſt aſſauoir le grain de l'or
Et de l'argent, qu'eſt vn theſor
En ſubſtance & en nourriture:
A chacun telle choſe eſt ſeure.
La prime congelation
Du mercure, eſt mine de plomb
Et auſſi la plus conuenable
A luy: la choſe eſt veritable:
Pour en perfection le mettre,
Cela ne ſe doit point obmettre,
Et pour toſt le faire venir
Au grain fix, & touſiours tenir.
Car, comme parauant eſt dict,
Mine de plomb ſans contredict
N'eſt point ſans grain fix pour tout vray
D'or & d'argent: cela ie ſçay:
Leſquels grains nature y a mis
Ainſi comme Dieu l'a permis:
Et eſt celuy la ſeurement
Qui multiplier vrayement
Se peut, ſans contradiction,
Pour venir en perfection
Et en toute entiere puiſſance,
Comme ſçay par l'experience,

Et cela pour tout vray i'asseure
Luy estant dedans son mercure,
C'est à dire non separé
De la mine, mais bien paré.
Car tout metal en mine estant
Est mercure, s'en dis autant,
Et multiplier se pourra
Tant que la substance il aura
De son mercure en verité. 112.
Mais si le grain fix est osté
Et separé de son mercure
Qui est sa mine, bien l'asseure,
Il sera ainsi que la pomme
Cueillie verde, & voila comme
Dessus l'arbre en verité,
Auant qu'elle ait maturité,
Quand vous voyez passer la fleur,
Le fruict se forme, soyez seur,
Lequel apres pomme est nommee
De toutes gens, & renommee.
Mais qui la pomme arracheroit
Dessus l'arbre tout gasteroit
A sa prime formation:
Car homme n'a en notion
Par art ny aussi par science
Qu'il sceusse donner la substance,
Ne iamais la peusse parfaire
De meurir, comme pouuoit faire
Basse nature bannement,

Quand

Quand elle eſtoit premierement
Deſſus l'arbre, où ſa nourriture
Et ſubſtance auoit par nature.
Pendant doncques que lon attend
La ſaiſon de la pomme eſtant
Sur ſon arbre où elle s'augmente
Et nourriſt venant groſſe & gente,
El' prend aggreable ſaueur,
Tirant touſiours à ſoy liqueur,
Iuſques à ce qu'elle ſoit faicte
De verde bien meure & parfaicte.
Semblablement metal parfaict,
Qu'eſt or, vient à vn meſme effect.
Car quand nature a procreé
Ce beau grain parfaict & creé
Au mercure, ſoyez certain
Que touſiours tant ſoir que matin
Sans faillir il ſe nourrira,
Augmentera, & parfera
En ſon mercure luy eſtant:
Et faut attendre iuſqu'à tant
Qu'il y aura quelque ſubſtance
De ſon mercure ſans doubtance:
Comme faict ſur l'arbre la pomme.
Car ie fais ſçauoir à tout homme,
Que le mercure en verité
Eſt l'arbre, notez ce dicté,
De tous metaux, ſoyent parfaicts,
Ou autres qu'on dict imparfaicts:

Pourtant ne peuuent nourriture
Auoir, que de leur ſeul mercure.
Parquoy ie dy, pour deuiſer
Sur ce pas, & vous aduiſer,
Que ſi voulez cueillir le fruict
Du mercure, qu'eſt ſol qui luiſt,
Et l'vne auſſi pareillement,
Si qu'ils ſoyent ſeparément
Loingtains en aucune maniere,
L'vn de l'autre ſans tarder guiere,
Ne penſez pas les reconioindre
Enſemble, n'auſſi les y ioindre
Ainſi comme auoit faict nature
Au premier: de ce vous aſſeure;
Pour iceux bien multiplier
Augmenter ſans point varier.
Car quand metaux ſont ſeparez
De la mine, à part trouuerez
Chacun comme pommes petites,
Cueillies trop verdes & ſubites
De l'arbre, leſquelles iamais
N'auront groſſeur ie vous promets.
Le monde ha aſſez cognoiſſance
Par nature & experience
Du fruict des arbres vegetaux,
Et ne ſont point ces mots nouueaux,
Que dés que la pomme, ou la poire
Eſt arrachée, il eſt notoire,
De deſſus l'arbre ce ſeroit

Folie qui la remettroit
Sur la branche pour r'engroſſir
Et parfaire : fols ſont ainſi,
Et gens aueuglez ſans raiſon,
Comme on voit en mainte maiſon.
Car lon ſçait bien certainement
Et à parler communément,
Que tant plus elle eſt maniee
Tant plus toſt elle eſt conſommee.
C'eſt ainſi des metaux vrayement:
Car qui voudroit prendre l'argent
Commun & l'or, puis en mercure
Les remettre, ſeroit ſtulture.
Car quelque grand' ſubtilité
Qu'on aye, auſſi habilité
Ou regime qu'on penſeroit,
Abuſé on s'y trouueroit:
Tant ſoit par eau ou par ciment
Ou autre ſorte infiniment
Que l'on ne ſçauroit racompter
Touſiours ce ſeroit meſcompter
Et de iour en iour à refaire
Comme aucuns fols ſur ceſt affaire
Qui veulent la pomme cueillie
Sur la branche eſtre rebaillee
Et retourner pour la parfaire:
Dont s'abuſent à cela faire.
Nonobſtant qu'aucuns gens ſçauans
Philoſophes & bien parlans

Ont

Ont tresbien parlé par leurs dicts,
Disans sans aucuns contredicts
Que le soleil auec la Lune,
Et mercure, qu'est opportune,
Conioints, tous metaux imparfaicts
Rendront en œuure bien parfaicts:
Ou la plus grand part des gens erre
N'ayant autre chose sur terre
Soyent vegetaux, ou animaux,
Ou pareillement mineraux,
Que ces trois estans en vn corps.
Mais les lisans ne sont records
Qu'iceux Philosophes entendus
N'ont pas tels mots dicts ny rendus
Pour donner entendre à chacun
Que ce soit or n'argent commun,
Ny le vulgal mercure aussi:
Ils ne l'entendent pas ainsi.
Car ils scauent que tels metaux
Sont tous morts, pour vray, sans defaux,
Et que iamais plus ne prendront
Substance: ainsi demoureront
Et l'vn à l'autre n'aydera
Pour le parfaire, ains demeura.
Car il est vray certainement
Que ce sont les fruicts vrayement
Cueillis des arbres auant saison
Les laissant là pour tel' raison:
Car dessus iceux en cherchant

Ne trouuent ce qu'ils vont querant.
Ils ſçauent aſſez bien, que iceux
N'ont autre choſe que pour eux:
Parquoy s'en vont chercher le fruict
Sur l'arbre qui à eux bien duict,
Lequel s'engroſſe & multiplie
De iour en iour, tant qu'arbre en plie.
Ioye ont de veoir telle beſongne.
Par ce moyen l'arbre on empoigne,
Sans cueillir le fruict nullement,
Pour le replanter noblement
En autre terre plus fertile,
Plus triumphante, & plus gentille,
Et que donnera nourriture
En vn ſeul iour par aduenture
Au fruict, qu'en cent ans il n'auroit
Si au premier terrouer eſtoit.
Par ce moyen donc faut entendre,
Que le mercure il conuient prendre,
Qui eſt l'arbre tant eſtimé,
Veneré, clamé, & aimé,
Ayant auec luy le ſoleil
Et la Lune d'vn appareil,
Leſquels ſeparez point ne ſont
L'vn de l'autre, mais enſemble ont
La vraye aſſociation.
Apres ſans prolongation
Le replanter en autre terre
Plus pres du Soleil, pour acquerre

D'iceluy

= *D'iceluy merueilleux prouffit,*
= *Ou la roſee luy ſuffiſt.*
= *Car là où planté il eſtoit,*
= *Le vent inceſſamment battoit*
= *Et la froidure, en telle ſorte*
= *Que peu de fruict faut qu'il rapporte:*
= *Et là demeure longuement,*
= *Portant petits fruicts ſeulement.*
Les Philoſophes ont vn iardin
= *Où le Soleil ſoir & matin*
= *Et iour & nuict eſt à toute heure*
= *Et inceſſamment y demeure*
= *Auec vne douce roſee,*
= *Par laquelle eſt bien arroſee*
= *La terre portant arbres & fruicts,*
= *Qui là ſont plantez & conduicts*
= *Et prennent deuë nourriture*
= *Par vne plaiſante paſture.*
= *Ainſi de iour en iour s'amandent*
= *Receuans fort douce prebende,*
= *Et là demeurent plus puiſſans*
= *Et forts, ſans eſtre languiſſans*
= *En moins d'vn an, ou enuiron,*
= *Qu'en dix mil, cela nous diron,*
= *N'euſſent faict là où ils eſtoyent*
= *Plantez, où les froicts les battoyent.*
= *Et pour mieux la matiere entendre,*
= *C'eſt à dire qu'il les faut prendre,*
= *Et puis les mettre dans vn four*

Sur le feu où ſoyent nuict & iour.
Mais le feu de bois ne doit eſtre
Ny de charbon : mais pour cognoiſtre
Quel feu te ſera bien duiſant,
Faut que ſoit feu clair & luiſant,
Ny plus ny moins que le Soleil.
De tel feu feras appareil:
Lequel ne doit eſtre plus chaud
Ny plus ardent, ſans nul defaut,
Mais touſiours vne chaleur meſme
Faut que ſoit, notez bien ſe theſme:
Car la vapeur eſt la roſee,
Qui gardera d'eſtre alteree
La ſemence de tous metaux.
Tu vois que les fruicts vegetaux
S'ils ont chaleur trop fort ardente
Sans roſee en petite attente
Sec & tranſy demourera
Le fruit ſur la branche mourra,
Ou en nulle perfection
Ne viendra, pour concluſion.
Mais s'il eſt nourry en chaleur
Auec vne humide moiſteur,
Il ſera beau & triumphant
Sur l'arbre où prent nourriſſement.
Car chaleur & humidité
Eſt nourriture en verité
De toutes choſes de ce monde
Ayant vie, ſur ce me fonde,

Comme animaux & vegetaux
Et pareillement mineraux.
Chaleur de bois & de charbon,
Cela ne leur eſt pas trop bon.
Ce ſont chaleurs fort violentes
Et ne ſont pas ſi nourriſſantes
Que celle qui du ſoleil vient:
Laquelle chaleur entretient
Chacune choſe corporelle,
Pourautant qu'elle eſt naturelle.
Parquoy Philoſophes ſcauans
Et de nature cognoiſſans,
N'ont autre feu voulu eſlire
Pour eux, à la verité dire,
Que de nature aucunement
Laquelle ils ſuiuent meſmement.
Non pas que Philoſophe face
Ce que nature fait & trace:
Car nature ha toute choſe
Creé, comme icy ie l'expoſe,
Tant vegetaux que mineraux,
Semblablement les animaux,
Chacun ſelon ſon vray degré
Generante où elle ha pris gré
Comme s'eſtend ſa dominance.
Non pas que ie donne ſentence
Que les hommes par leurs arts font
Choſes naturelles & parfont.
Mais il eſt bien vray quand nature

A formé par ſa grand' facture
Les choſes deuant dictes, l'homme
Luy peut ayder, & entendz comme
Apres par art, à les perfaire
Plus que nature ne peut faire.
Par ce moyen les philoſophes
Scauans & gens de groſſe eſtoffe,
Pour du vray tous vous informer,
Autrement n'ont voulu œuurer,
Qu'en nature auec la lune
Au mercure mere opportune,
Duquel apres en general
Font mercure philoſophal,
Lequel eſt plus puyſſant & fort,
Quand vient à faire ſon effort,
Que n'eſt pas celuy de nature.
Cela ſcauent les creatures
Car le mercure deuant dit
= *De nature ſans nul deſdit,*
= *N'eſt bon que pour ſimples metaulx*
= *Perfaictz imperfaictz, froids ou chaudz.*
Mais le mercure du ſcauant
Philoſophe, eſt ſi triumphant,
Que pour metaulx plus que perfaicts
Eſt bon, & pour les imperfaicts:
A la fin pour les tous perfaire
Et ſoudainement les refaire,
Sans y rien diminuer
Adiouſter, mettre, ny muer.

Com

Comme nature les ha mis
Les laisse sans rien estre obmis.
Non que ie die toutesfois
Que les Philosophes tous trois
Les conioignent ensemble pour faire
Leur mercure, & pour le parfaire,
Comme font vn tas d'Alchymistes
Qui en sçauoir ne sont trop mistes,
Ny aussi beaucoup sage gent
Qui prennent l'or commun, l'argent,
Auec le mercure vulgal,
Puis apres leur font tant de mal
Les tourmentant de telle sorte,
Qu'il semble que foudre les porte:
Et par leur folle fantasie
Abusion & resuerie,
Le mercure en cuident faire
Des Philosophes & parfaire:
Mais iamais paruenir n'y peuuent,
Ainsi abusez ils se trouuent,
Qui est la premiere matiere
De la pierre, & vraye miniere.
Mais iamais ils n'y paruiendront
Ne aucun bien y trouueront
S'ils ne vont dessus la montaigne
Des sept, où n'y ha nulle plaine
Et par dessus regarderont
Les six que de loing ils verront:
Et au dessus de la plus haute

Montaigne, cognoistront ſans faute
L'herbe triomphante Royale
Laquelle ont nommé minerale
Aucuns Philoſophes & herbale.
Appellee eſt ſaturnialle:
Alias, lecter. Mais laiſſer le marc il conuient
Et prendre le ius qui en vient
Pur & net: de cecy t'aduiſe
Pour mieux entendre ceſte guiſe:
Car d'elle tu pourras bien faire
La plus grand' part de ton affaire.
C'eſt le vray mercure gentil
Des Philoſophes treſſubtil,
Lequel tu mettras en ta manche.
En premier toute l'œuure blanche,
Et la rouge ſemblablement,
Si mes dits entends bonnement
Eſlis celle que tu voudras
Et ſoyez ſeur que tu l'auras.
= Car des d'eux n'eſt qu'vne practique
= Qu'eſt ſouueraine & authentique.
= Toutes deux ſe font par voye vne,
= C'eſt à ſcauoir Soleil & Lune.
= Ainſi leur practique rapporte
= Du blanc & rouge, en tel.e ſorte.
= Laquelle eſt tant ſimple & aiſee,
Qu'vne femme fillant fuzee
Et rien ne s'en deſtourbera
Quand telle beſongne fera,

Non plus qu'à mettre elle feroit
Couuer des œufs quand il fait froit
Sous vne poulle ſans lauer
Ce que iamais ne fut trouué.
Car on ne laue point les œufs
Pour mettre couuer vieils, ou neufs
Mais ainſi comme ils ſont faict
Sous la poulle on les met de faict.
Et ne faict on que les tourner
Tous les iours & les contourner
Sous la mere ſans plus de plait
Pour ſoudain auoir le poullet.
Le tout ie l'ay declaré ample:
Puis apres ſe met vn exemple
Premierement ne laueras
Ton mercure, mais le prendras
Et le mettras auec ſon pere,
Qui eſt le feu ce mot t'appere,
Sur les cendres, qui eſt la paille
Ceſt enſeignement ie te baille,
En vn voirre ſeul qu'eſt le nid
Sans confiture ny auis
En ſeul vaiſſeau, comme dit eſt:
De l'habitacle, entends que c'eſt
En vn fournel faict par raiſon,
Lequel eſt nommé la maiſon,
Et de luy poullet ſortira
Qui de ſon ſang te guerira
Premier de toute maladie,

Et de ſa chair, quoy que l'on die
Te repaiſtra, pour ta viande:
De ſes plumes, affin qu'entende,
Il te veſtira noblement
Te gardant de froid ſeurement:
Dont prieray l'haut createur
Qu'il doint la grace à tout bon cœur
D'Alchymiſtes qui ſont ſur terre,
Briefuement le poullet conquerre,
Pour en eſtre alimenté,
Nourry & tresbien ſubſtanté.
Comme ce peu qu'icy declare
Me vient du haut Dieu noſtre pere,
Qui pour ſa benigne bonté
Le m'a donné en charité:
Dont vous fais ce preſent petit,
Affin que meilleur appetit
Ayez cherchans & ſuyuans train
Qu'il vous monſtre ſoir & matin:
Lequel i'ay mis ſous vn ſommaire,
Affin qu'entendiez mieux l'affaire,
Selon des Philoſophes ſages
Les dits, qu'entendez d'auantage.
Ie parle vn peu ruralement:
Parquoy ie vous prie humblement
De m'excuſer, & en gré prendre,
Et à fort chercher touſiours tendre.

Autr

F I N.

Autres vers touchant le meſme art, l'autheur deſquels ne s'eſt nommé.

EN mercure eſt ce que querons:
De luy eſprit & corps tirons
Et ame auſſi, d'où ſort teincture
Sur toutes autres nette & pure.
C'eſt vne humeur treſprecieuſe,
Rendant la perſonne ioyeuſe.
Faicte eſt de terre, eau, air, & feu:
Le corps purgé, l'eſprit conçeu
Apres vient la fontaine claire,
Qui ne tient en ſoy choſe amere.
Au fond del' giſt le verd ſerpent,
Ou Lyon verd, qui là s'eſpand.
Si on l'eſueille, il monte en haut:
Apres chet quand le cœur luy faut.
Tant il ſe laue & tant ſe baigne,
Que comme rouge appert ſa troigne
Tant eſt laué d eaue de vie,
Qu'apres on ne le cognoiſt mie.
Puis ſe tourne en pierre treſdigne,
Blanche premier, & puis citrine.
Tant amoureuſe eſt à la veoir,
Qu'on ne peut priſer ſon auoir.

Mets donc ta cure
Au vray mercure
Qu'a faict nature.
Auec ſon pere
Faict ſon repaire,
Ou il proſpere:
C'eſt pour parfaire
Les imparfaicts
Ords & infects.
Mais faut que face
Que le deface
De prime face:
Pour le refaire
Et ſatisfaire
A ton affaire.
C'eſt le ſubiect
Mis au vaiſſel
En vn fournel,
Qui ſe faict bel
De iour en iour
Par vray amour
Sans nul ſecour,
Et ſe fixe
Tout propice
Sans eſpice,
Pour guerir
Ton eſprit
Sans peril
S'ainſi le fais
Tous les infects
Seront parfaicts.
Dieu te doint grace
En peu d'eſpace
Que le tout face.

F I N.

DEFENSE DE *la ſcience vulguairement appellee Alchymie, & des honneſtes perſonnages qui vacquent à elle: contre les efforts que I. Girard met à les outrager.*

APRES que les preſents autheurs de la trãsformation metallique, ont eſté mis en equipage pour receuoir ornement de l'Imprimerie, & de la ſortir en public, ils m'ont ſemblé à bon droict requerir cõpagnie de quelque legitime defenſe, contre les detracteurs & calomniateurs de leurs profeſſions. Mais de ma part ayant bon vouloir de leur ſatisfaire en ce que ie pourrois, ay conſideré que pour reſpondre equitablement à tous les iniques eſcrits leſquels on trouueroit de tels aduerſaires, beſoin ſe ſeroit vſer d'autre, & plus long langage qu'en ce lieu ne demanderoit; & à ceſte cauſe (ſans en amener autre) qu'il

falloit icy ſe deporter d'entreprendre telle beſongne, & faire eſſay en vne moindre, ce neantmoins meſme fin propoſee. Or eſt il certain que ie n'ay encor apperçeu ſi importun & intolerable ennemy tant de la ſcience ſus nommee que de ceux qui vaquent à elle, qu'eſt vn I. Girard de Tournus: ainſi qu'il monſtre euidẽment par vne grande epiſtre en François, laquelle il ha faicte & adiouſtee à la fin de ſa traduction (ainſi l'appelle il) du L. de R. Bacho, intitulé de l'admirable pouuoir de l'art & de nature, qui fut imprimé à Lyon, il y eut au mois d'Octobre dernier paſſé trois annees. Et pource i'ay penſé qu'il ſuffiroit maintenant, s'il pouuoit eſtre contrainct de quicter ſes armes, ſans auoir aucunement bleſſé l'honneur de ceux qu'il ha ſi temerairement enuahy. Ce que i'eſpere aduenir, verité eſtant en leur faueur amenee & deuëment oppoſee aux impudentes menſonges d'iceluy. C'eſt l'endroit où i'ay deliberé n'eſpargner ma peine & petite induſtrie. Mais à fin que l'efficace tãt de ce qu'il dict contre eux, que de ce que ie pretends reſpondre pour eux, ſoit plus apparente, ie ſuis content ſuyure l'ordre de ſes paroles mal ordonnees, &

les

les diuiſer en certaines parties, ſelon que i'eſtimeray eſtre neceſſaire, tellemẽt que chacune de ſes obiectiõs aye aupres de ſoy ſa refutation particuliere.

Premierement, il accuſe l'art d'Alchymie, d'auoir eſté prohibé & deffendu par edict public des Empereurs Romains ſucceſſeurs à Diocletian. Quand & quand, au lieu d'amener preuue ſuffiſante, cõſigne en marge oppoſite, C. de fauce monnoye.

Ie ne ſçay s'il faict cela par ieu, ou par maniere d'acquit, comme cuidant auoir affaire à gens indigens d'induſtrie ſuffiſante pour diſcerner ſi telle eſpece de payement eſt, ou n'eſt de miſe, ou tant aiſez à eſtre gaignez & contentez, qu'elle leur peut bien ſatisfaire Mais, à bon eſcient, ie penſe certainement ſçauoir, que au T. du C. ſus allegué, on ne trouue imprimé vn ſeul mot ſeruant à telle ſentence, par luy miſe en auant: ſans deſaſſembler violemment les lettres, & les diſpoſer en autre ordre. Et pource, ſi

inſolent commencement eſt cauſe que le milieu & la fin nous doiuent ia eſtre ſuſpects. Quoy? Incontinent apres il contredict à ſoymeſme, là où il veut, & ne peut proprement dire, qu'il ſeroit encores vtile pour aucuns, que ledict art euſt touſiours eſté deffendu, par ceux qui apres iceluy Diocletian, ont ſuccedé au gouuernement de l'Empire. Ainſi (en paſſant) ſe monſtre charitable hors ce pays, ſeulement enuers quelques eſtudians en Alchymie, qui obeiſſent à l'Empereur des Romains: leſquels eſtans aduertis du bon vouloir qu'il leur porte, luy en pourront ſcauoir quelque gré Ce pendant nous diſons franchement, que ſi tel edict y auoit, l'equité s'oppoſeroit à luy: attendu que vne treſ-honneſte vtilité eſt propoſee pour la fin dudict art: & la vraye practique d'iceluy, n'offenſe perſonne. Quant aux Sophiſtes & abuſeurs qui veulent couurir leur mechanceté par la profeſſion de ſi noble art, duquel ils ſont ignorans, ce qu'eſt eſcrit au 5. liure des extrauagantes decretales, au T. de crimine falſi, par Iean 22 s'addreſſe à eux: & à bon droict.

Apres ſe retire à ſon entendement, & y cherche, ſans trouuer, quelque ſuffiſant

ſant argument de verité, que la pierre, ſurnommee Philoſophale, puiſſe eſtre compoſee artificiellement. D où vient à menacer brauement ſes aduerſaires, diſant que,

L'art ne peut exprimer & repreſenter nature : à raiſon qu'elle penetre le dedans des choſes, & l'art prent ſon ſubiect ſeulement aupres le dehors, ſçauoir eſt le deſſus, & comme la face.

Mais que peut cela nuire au bruit de ceſte ſcience, ne des profeſſeurs & eſtudians en icelle ? veu que tous les ſçauans Alchymiſtes ont touſiours aduoué, que l'effaict de leur pierre appartient proprement à nature (laquelle eſt principe & cauſe du mouuement & repos de ce en quoy elle eſt premierement & par ſoy) eſtant toutesfois ſeruie par art, ſans l'aide duquel, elle ne la pourroit iamais faire, non plus que muer quelque quantité de ſolde, ou d'autre matiere en vne maſſe de verre. Et encores que leur fantaſie fut, ſoubs l'authorité de R. Bacho, ou de

quelque autre, d'attribuer impropremẽt telles actions à l'art ſe ſeruant de nature pour inſtrument, ce neantmoins ſes intentions ſeroyent vaines. Voyons ſa pourſuite.

Et c'eſt vne cauſe ou raiſon entre autres (dict-il) qui faict que ie croye, que ſi d'auenture en quelques lieux ou endroicts Ariſtote auoit voulu dire ceſte pierre eſtre poſſible, & qu'il en ayt parlé, ce auroit eſté plus pour attraire Alexandre le Grand, Prince contemporel & monarque, par quelque grande eſtimation de ſon ſçauoir, & à vne admiration de choſes, que non point pour la verité & poſſibilité de tel effect : ainſi qu'oncques les Princes n'ont eſté, & iamais ne ſeront ſans auoir des paraſites & bailleurs de happelourdes. Ce que ie dy veritablement, & non pour autre raiſon que pource qu'il y en ha aucuns ſi

ſots

ſots d'eſprit, qu'ils croyent, & ont pour vray oracle, tout ce qu'ils liſent en Ariſtote, croyans (ainſi que croyẽt pauures & fantaſtiques Alchymiſtes) de quelque apparence (toutesfois ſuperficielle) cela eſtre vray & poſſible, qu'ils cognoiſtroyẽt treſ-faux & impoſſible, s'ils le conſideroyent ſagement.

Ce ſont ſes propres paroles, baſties ſur le fondement ja ruiné. Examinons les vn peu. En premier lieu il ha ioinct vn ſi à ce dequoy il eſtoit incertain. C'eſt bien faict à luy, & à l'imitation d'vn bon depoſant, l'office duquel eſt de ne dire plus qu'il ne ſçait. Quant à moy, en viſitant les œuures d'Ariſtote, n'ay oncques, d'où il me ſouuienne, trouué qu'il aye parlé d'icelle pierre en aucun ſien liure imprimé. Car quant à celuy qui eſt intitulé Secreta ſecretorum Ariſtot. faiſant mention de ladicte pierre, il y a ſuffiſantes raiſons pour verifier qu'il n'eſt de ſon ouurage: combien que aucuns ſe ſoyent efforcez de prouuer le cõtraire. Ie ne ſçay s'il en auoit eſcrit quelque choſe en ſon

liu. des mineraux, ne meſme ſi ledict L. eſt pery : car de ma cognoiſſance il n'eſt encore venu en veuë publique. Laertius recite bien qu'il auoit compoſé vn L. περὶ τῆς λίθου, c'eſt à dire, de la pierre. Mais ce mot λίθος, qui generalement ſignifie pierre, quelquesfois (comme aucuns veulẽt) eſt ſpecialement pris pour l'aymant: & autresfois pour icelle pierre ſouuent ſurnommée Philoſophale. En ſorte que ledict L. n'apparoiſſant, ie ne puis dire s'il traictoit là de toutes ſortes de pierre, ou ſeulement dudict aymant, ou bien de ladicte pierre Philoſophale. Car ie n'eſtime que ce fut de celle que nous appellõs grauelle, ou d'autre choſe pouuant eſtre exprimee par iceluy vocable. Quoy qu'il en ſoit, quelle cauſe, ſi ce n'eſt arrogance tresfolle, ha incité ce gentil meſdiſant, de ſe leuer ainſi contre tel perſonnage, qui eſt Ariſtote, pour interpreter ſa penſee en ſi mauuaiſe part, & enſemble l'outrager & publiquement, & par tant d'iniures vilaines? Il le nous ha oſé feindre peu ſçauant, & beaucoup arrogant, & menteur treſimpudent, & ſingulierement temeraire: & pour le rendre encores plus infame, s'eſt effronteément efforcé de le mettre au ranc des paraſites & bail

bailleurs de happelourdes. Quels tiltres! voicy belle recognoiſſance des merites d'autruy. Mais quel hyſtorien deſcriuant la vie d'Ariſtote, ou quel autre argument amenera lon, pour prouuer qu'il aye eſté ſi depraué en meurs, & vil en condition? Ses diuines œuures nous declarent ſuffiſamment ſa qualité. Et n'eſt beſoin faire mention de la bonne reputation en laquelle il ha touſiours eſté, & eſt, & doit eſtre en tous pays, enuers les gens lettrez, auſquels il ha donné ſi plaiſans, ſi vtils, ſi honneſtes documens, preſque en toutes ſciences. Conſiderons ſeulement qu'il ha par tout iuſtement gaigné le ſurnom de Philoſophe par excellence: voire du commun conſentement de tous autres Philoſophes, qui, iuſques à preſent, ſont venus apres luy. Or qui apperçeut oncques meſchancetez, telles que deſſus, aſſemblees à la nature d'vn Philoſophe? Mais ie m'arreſte icy, comme ſi les ordes parolles de Girard, pouuoyent aucunement ſouiller la nobleſſe d'vn homme tant illuſtre. A la verité treſmal iroit, ſi la lueur des louãges deues aux grandes vertus, eſtoit ſubiecte d'eſtre obſcurcie par les malignes detractions de tels hommelets. Laiſſons l'opinion laquelle il ha du Roy Alexan-

dre : car plusieurs histoires manifestes tesmoignent de ses faits. Laissons aussi l'outrage qu'il dict à ceux qui adioustent foy aux escrits dudict Aristote, pour monstrer l'affection qu'il ha enuers les Aristoteliens : car il est certain, que eux, & luy, sont trop differens, tant en erudition que iugement : & comme chacun aime cõmunement son semblable, ainsi hait il son semblable. Et auançons auecques luy, qui apres cela met en auant.

Que l'on ne trouue point certainement ou par asseuree verité que aucun en soit desia venu à vraye & parfaicte science & moins à l'accomplissement de l'œuure, quelques traditions & preceptes que l'on ait eu de ceste pierre Philosophale. Qu'il soit ainsi (dist-il) Philippe Vlstade, qui ha esté grãd artiste & abstracteur de quinte essence, dict au Ciel des Philosophes, chap. 24. Que certes plusieurs ont eerché ceste sciẽce, mais que bien peu l'ont trouuee.

Il y

Il y ha toutesfois des liures, qui teſmoignent qu'aucuns en ont eu vraye experience, mais tels liures ſont ſans autheur : & pourtant d'eux meſmes ne font, ny ne reçoiuent aucune foy.

Faiſons paſſage à ſon langage, & arreſtons ſeulement le ſens. Voyez vous quelle hardieſſe il prend, d'aſſeurer ainſi les choſes deſquelles il eſt incertain ? Or il eſt vray, que Iean André in Rub. de falſis, afferme que de ſon temps eſtoit en la court de Romme M. Arnauld de Villeneufue, grãd Medecin, Theologien, & Alchymiſte, lequel conſentoit que les lingots d'or, qu'il faiſoit, fuſſent examinez à toutes preuues. Que reprochera l'on à tel teſmoin ? Auroit on iuſte cauſe de le recuſer en ce lieu ? Ie me tais de l'Apoticaire Taruiſin, qui vn iour deuãt le Prince & les ſages de Veniſe, mua quelque quantité d'argent vif en or, en ſorte que les veſtiges demeurent encores audict lieu, comme eſcrit H. Cardan : combien qu'il ne puiſſe fauoriſer à telle tranſmutation : dequoy ailleurs s'il plaiſt à Dieu. Auſſi ne feray-ie mention de

pluſieurs autres tels exemples amenez par diuers autheurs d'Alchymie: car ils pourroyent eſtre ſuſpects.

Mais quant à ce qu'il veut confirmer ſa propoſition par l'authorité de Ph. Vlſtade cap. 24. du ciel des Philoſophes, eſcriuant que pluſieurs l'ont cherchee, & bien peu l'ont trouuee, il y ha dequoy rire. Car à qui demande il ſecours? C'eſt grande ſottiſe, d'amener teſmoin contre ſoymeſme. Nous n'auons occaſion de reiecter icy le teſmoignage dudict Vlſtade, diſant que peu de gens l'ont trouuee. Il ſuit verité en ſa depoſition. Mais à quoy penſoit Girard, voulant par cela cõclure, que perſonne ne l'auoit trouuee? Sa propoſition, & celle dudict Vlſtade, ſont contradictoires. Pource ſi l'vne eſt vraye, il faut que l'autre ſoit fauce. Toutesfois Girard les prenoit toutes deux pour vrayes, tant eſt il ſubtil ratiocinateur.

Au demeurant, il dict que les L. teſmoignans que aucuns ont euë vraye experience de tel artifice, ne font foy pource qu'ils ſont ſans autheur. Or, ſans repeter les eſcriuains ſuſdicts, qui eſtima oncques ſans autheur, les L. de Geber, & d Auicenne, & d'Arnauld de Ville Neuf-

ue, &

ue, & de R. Lulle & d'Augurel, & grand nombre d'autres portans les noms & surnoms des gens bien ſcauans qui les ont compoſez ? Ie me raporte maintenant à ce qu'ils en eſcriuent. Puis il prononce,

Combien que aucun ancien en fuſt paruenuà chef, ce neantmoins qu'il eſt impoſſible maintenant de penetrer iuſques là, attendu que tous les liures plus exquis de ceſte matiere, ont eſtez perdus, & les plus chetifs ſont demourez. Et encores ont eſté corrompus par la tranſlation des termes naifs d'vne langue en autre de diuerſe energie.

Rigoureuſe ſentence : laquelle condamne perpetuellemẽt tous les humains & à ne deſirer la cognoiſſance de l'art ſuſdict, & à perdre tout le temps & argent qu'ils pourront & voudront employer à la chercher par eſtude & experience. Mais ie demanderois volontiers à tel iuge, par quel eſcriuain fut guidé le premier inuenteur de ceſtedicte ſcience. Et

ſi,

ſi, encores qu'on ne trouueroit à preſent aucun bon L. d'icelle, comme il ſuppoſe, elle ne pourroit auoir eſté, depuis ſon inuention, conſecutiuement baillee & gardee de main en main, par les anciens qui l'auoyent, & par meſme moyen eſtre encor auiourd'huy reçeue par quelqu'vn, en mode de cabale. Et outre ce, ſi la puiſſance & clemence de Dieu ſont maintenant perdues, ou tellement amoindries, qu'elles ne ſuffiſent pour en donner cognoiſſance à quelqu'vn, cõme autre fois elles ont faict à nos predeceſſeurs. Veu meſmes, que certaines autres choſes exquiſes, nous ſont en ce temps manifeſtees, leſquelles il n'appert ſuffiſamment auoir eſté cogneues par les anciens: comme la poudre à canon, l'eau forte, l'Imprimerie, & pluſieurs autres. S'il n'a preſentement loiſir ou vouloir de reſpondre à cecy, dilation luy eſt de ma part accordee. Or que diront ceux, qui liſent encores auiourd'huy tant d'eſcrits touchant ceſte matiere, pleins d'excellentes ſentences, combien que le plus ſouuent elles ſoyent exprimees par mots à peu de gens intelligibles: & pour iuſte cauſe, par eux meſmes ſouuent produicte? Vn ſeul R. Lulle, nous ha laiſſé enuiron 500. volumes

lumes de cel artifice, ſi Lacinius eſt veritable : au moins en voyons nous beaucoup tant imprimez que eſcrits à la main. Ie ne parle de ceux de Hermes, Geber, Auicenne, Raſis, ne de tant d'autres qui courent iournellement par les mains de pluſieurs perſonnages. D'auantage, il faudroit auoir deuëment conferé & entendu tous les L. de ceſte d'icte matiere, ſoyent perdus, ou demourez, pour les ſcauoir diſtinguer en exquis & chetifs. Peut on conferer, ſans apperceuoir? Peut on apperceuoir, ce que n'eſt? Au reſte, cela prouient d'vne trop grande ignorance de penſer, & legereté de dire, que tels liures ſoyent tous tranſlatez de langages diuers. Car de quel langage ſont tournees les œuures d'Albert, d'Arnauld de Villeneufue, de R. Lulle, de Guillielmus Pariſienſis, de Paulus de Canotanto, d'Augurel, & de leurs ſemblables eſcriuains d'Alchymie? Apres il adiouſte, que,

Toute la vie de ceux, qui ſont épris de ceſte Philoſophie, ne ſuffit pour acquerir la cognoiſſance des termes d'icelle. Et que les deſpens ſont ſi grands qu'il y auroit grande

incer

incertitude de profit, encores que la facture d'icelle pierre fut possible. Et que s'il y auoit profit, on n'en pourroit vser à souhaict & en liberté.

Et vis à vis de telles paroles, ce discret personnage marque en marge, 3. raisons: comme si tant diuers argumens n'estoiẽt qu'vn. Ainsi brouille il & cõfond les choses qui meritoient distinction. Et combien de fois saulte il du coq à l'asne? Venons au point. Il impose, par irrision, ce nom, Philosolie, à l'art susdict. Notons donc qu'il est vn tresiourd & audacieux forgeron de mots. Car quelle grace peut auoir telle espece de vocable, illicitemẽt composé d'vn Grec auec vn autre François? Quelque autre mocqueur, n'estant si temeraire que d'oser, par vicieuse messãge de lãgues diuerses, produire des mots bastards, lesquels fussent incogneus & desauouez de la chacune d'icelles langues, eut peu dire, philomorie, s'il n'eut mieux aimé soulder legitimement deux noms François en vn, ayant telle signification. Quant au reste, lon entend facilement (mesmes par ce que i'ay sus escript) qu'il n'est

n'eſt raiſonnable, de s'accorder à luy en ce que tous les eſtudians en ceſte dicte ſcience ſoyent ſemblables à pluſieurs ignorans, leſquels pourſuiuans vn meſme eſtude, demeurẽt toute leur vie en erreur: ne que les frais ſoyent tels qu'il dict, à ceux qui bien entendent les principes: car Geber & pluſieurs autres hommes ſcauans & bien experimentez en cecy, ont affermé le contraire. Et touchant l'vſage du fruict d'iceluy artifice, i'aduoue que les fols ne ſcauent bien vſer des choſes bonnes: mais ceſte dicte ſcience n'ha encores (que l'on ſache) eſté cogneue que par gens prudens: chacun deſquels, ha de ſa part donné bon ordre, que les inconueniens n'aduinſent, eſquels le bon Girard penſant, nous obiecte, que s'il y auoit profit,

La pluſpart du peuple laiſſeroit ſa propre vacation pour s'appliquer à ceſte Alchymiſterie, affin de pluſtoſt s'enrichir: d'où aduiendroit petit à petit que toutes choſes demeureroyent incultes, &c.

D'où vient doncques cela, que plus de gens

gens ne laiſſe[nt] leur propre vacation, pour prendre les loix, ou la Medecine, que ſon ſciences ſi fructueuſes & honorables? Vous diriez, dit Girard, que chacun peut facilement acquerir tout ce qui eſt profitable : & que le vulgaire doit incontinent eſtre participant des choſes non vulgaires, moyennant qu'elles ameinent du profit. Il n'eſt queſtion que de cela. Ainſi les raiſins eſtoyent pour le Renard d'Eſope, s'il ne les eut veu ſi verds. Encores ameine il icy le droit Canon: affin qu'il n'oublie aucune choſe, laquelle luy puiſſe aider à eſtre victorieux, & dict.

Auſſi que l'Alchymiſterie ſoit art illicite & reprouué, il eſt tout manifeſte : parce, que celuy qui croiroit qu'vne eſpece ſe peuſt trãſferer en vne autre, ou ſemblable, par œuure humaine, & ſans que ſpecialement le createur de toutes choſes y miſt la main, ſeroit infidelle & plus deteſtable qu'vn Payen, comme il eſt contenu au droit canon.

Par la force du Canon (qui ha eſté faict

faict pour chaſtier les ſorciers.) Il nous veut, comme i'eſtime, en ce lieu contraindre de conſentir que l'Alchymie ſoit illicite & reprouuee. Si eſt ce qu'il ne faut eſtre de ſi laſche cœur, que de penſer icy à ſe rendre. Qu'eſt-il donc beſoin luy oppoſer pour la defenſe d'icelle Alchymie? Il ne la peut offenſer: attendu que elle n'eſt capable de fidelité ne infidelité. Mais ſi par aduenture il ſe veut addreſſer aux Alchymiſtes, & non à l'Alchymiſterie, ainſi qu'il parle, ne pouuant manifeſter ſa fantaſie troublee, il nous faut veoir la diſpoſition de ſa belle argumentation: afin que la vigueur d'icelle ſoit plus apparente. Soit doncques telle:

Quiconques croid, que par ſeule œuure humaine vne eſpece puiſſe eſtre trãſformee en autre, eſt infidelle:

Que s'enſuit il par cela? eſt ce que les Alchymiſtes ſont infidelles? Ouy bien ſi on les auoit conuaincus, qu'ils creuſſent que par ſeule œuure humaine vne eſpece peut eſtre transformee en autre. Mais, comme i'ay ſus recité, ils confeſſent que la facture de leur pierre appartient à nature, aidee d'art. Or puis que icelle nature n'eſt que chambriere de Dieu, & en luy obeiſſant faict toutes ſes œuures, il

appert qu'ils ne peuuent icy eſtre chargez d'infidelité. Et ie penſe que entre eux ne s'en trouuera vn ſi ignorant, qu'il n'entende bien, que toutes choſes ſont faictes par la volon é ou permiſſion diuine. Qui doubteroit de cela, ſeroit infidelle: comme il m'eſt aduis, qu'il doit eſtre entendu par les parolles de S. Gregoire facteur d'iceluy canon : combien que ſans diſſimuler, lon puiſſe eſtimer qu'elles ſoient d'autre efficace. A ceſte cauſe ie les produiray tournees, ſans deſguiſer leur valeur. Voyez les icy.

26 quæſt. 5. c. epiſc. Quiconques croid quelque creature pouuoir eſtre faicte ou muee en meilleure ou pire, ou bien transformee en autre eſpece ou ſemblance, excepté par le createur meſme qui ha faict toutes choſes, certainement il eſt infidelle & plus meſchant qu'vn Payen.

Veritablement ce decret peut tenir ſuſpends pluſieurs gens diſcrets : attendu que d'vn coſté, ils n'oſeroyent nier ce qu'il afferme : & d'autre, ſelon le ſon de ſes mots, il ſemble forcer les humains de ne croire ce que la veue leur faict cõmunement croire. Car qui ne voit ſouuent & croit auſſi, beaucoup de plantes & d'autres diuerſes matieres eſtre artificiellement

lement muez en verre? De ma part ie ne puis comprendre, que par telle credulité l'on tombe en infidelité & meschanceté: moyennant qu'on cognoisse que la faculté & des choses muables, & des ouuriers qui aident à les muer, dependent & prouiennent du createur de toutes choses. Pource les Alchymistes, auec leur art, sont icy hors de danger, & Girard s'est en vain efforcé de les espouuanter. Gardons pour quelque autre lieu la dispute touchant la transformation des choses singulieres en autres de diuerse espece, & passons outre. En suiuant il obiecte que,

Supposé que ladicte science soit vraye & licite, si est-ce que peu de gens sont idoines de l'entendre. Car les Alchymistes conseillent, qu'on ne s'entremette en ceſt art, sans premier estre grand Philosophe, muny de subtilité d'esprit, santé de corps, humanité, patience & plusieurs autres bonnes qualitez, lesquelles deffaillent à trop de gens.

Ce conseil des sçauans Alchymistes,

eſt tresbon: ſuiuant lequel il ne faut eſtre trop hatif à ſe meſler dudict art. Si eſt-ce qu'il ne le faut prendre pour vn arreſt, par la rigueur duquel tous ceux qui ſont deſtituez d'aucunes des conditions ſuſdictes, ſoyent perpetuellement contraincts d'ignorer ladicte ſcience, laquelle Dieu donne quand, & à qui il veut, par quelque moyen que ce ſoit. Puis il adiouxte,

Qu'on la quiert par voyes obliques, & à intention d'vne lucrative ſi grande, qu'elle aueugle & aſſoupit les cœurs humains.

A quoy ie reſponds, qu'il ne faudroit blaſmer ſi generalement, pour dire verité. Et encores qu'il ſeroit icy veritable, tel propos n'auroit efficace de perſuader ce qu'il pretendoit. De là il paſſe à

La 8. pretendue raiſon.

Irraiſonnable : comme faiſant communs entre tous les profeſſeurs de ladicte ſcience, certains vices, leſquels conuiennent ſeulement à quelques trompeurs & ſophi

ſophiſtes particuliers. Il faut dõner blaſme, ou los à ceux qui le meritent. Apres il conclud ainſi.

Voila donques à quoy ſert & peut ſeruir ceſt art. Voila comment il peut bien teindre & pallier quelque metal, mais non point conuertir la ſubſtance d'iceluy en vn autre, comme faire que le plomb ou eſtaing ſoit pur argent. Auſſi certes c'eſt choſe que ie ne puis croire.

Ce n'eſt merueilles, ſi ayant ainſi executé ſon entrepriſe, il veut mettre fin à ſes trauaux. Il s'eſt aſſez tourmenté en tel combat pour eſtre ennuyé & las. Mais, puis qu'il n'ha ſceu par tous ſes aſſaux offenſer, ni riter, ſinon à grande peine, ſes ennemis, qui ne ſe r roit à bon droit de ſa folie, le voyant maintenant retirer & glorifier comme victorieux? Il ioue trop mal ſon perſonnage Le triomphe ne doit preceder la victoire En fin,

Appelle, par deſdaing, l'artiſi-

ce de ladicte pierre ſcience que n'eſt mie.

Il eſt vray que ie croy bien qu'elle n'eſt mie en ſon cerueau : ce neantmoins il n'eſt aſſez bon orateur pour nous perſuader qu'elle ne puiſſe eſtre & habiter en quelqu'vn autre : ne q̃ certains eſcriuains n'ayent couuertement monſtré quelque bonne voye pour la trouuer. Mais, que ſeroit de leurs L. ſi obſcurs, celuy qui en ſes verſions prend pour ænigmes, les ſentences treſ-facilles à ceux qui entendent moyennement la langue Latine ? On lit en l'exemplaire Latin du L. de R. Bacho, imprimé 15. ans auant la traduction de Girard, à laquelle eſt ioincte ſa dicte epiſtre (f. 53. page 2. ligne derniere.)

Sed conſidero quòd in pellibus caprarum & ouium non traduntur ſecreta naturæ vt à quolibet intelligantur, &c.

Qu'eſt à dire. Mais ie conſidere que les ſecrets de Nature ne ſont redigez par eſcrit és peaux des Chieures & des brebis, en

en telle ſorte que chacun les puiſſe entendre.

Or où eſt l'homme ſi hebeté (moyennant qu'il ne ſoit ignorant du langage Latin ou François) qui ayant leu, ou ouy prononcer ladicte ſentence Latine, comme deſſus, ou ainſi tournee, comme il faut, n'entende promptement qu'elle ſignifie, que la couſtume des ſages n'eſt de laiſſer leurs grands ſecrets, touchant les choſes naturelles, par eſcript à chacun intelligible, ſoit en parchemin de brebis, ou de chieure, ou d'autre beſte, ou encores en autre quelconque matiere conuenable à eſcrire? Ce que l'autheur meſme, en continuant là ſon propos, faict aſſez amplement cognoiſtre. Et en ſemblable maniere parle l'eſcriuain du L. appellé les ſecrets d'Ariſtote à Alexandre: diſant, ce dequoy tu m'as interrogé, & deſire auoir cognoiſſance, eſt tel ſecret, que à grand peine les cœurs humains le pourront endurer: comme donc pourra il eſtre peinct en peaux mortelles? Mais noſtre Girard, à faute de cognoiſtre la ſignification des mots Latins, cuidoit que ledict Bacho eut là parlé ænigmatiquement, & au lieu de tranſlater deuëment le Latin ſus mentionné, qu'il dict auoir traduict, nous

à fait preſent de ie ne ſçay quelles patoi-
les, deſquelles on ne ſcauroit tirer ſens:
car il n'y en ha aucun: pource en ſa page.
56. ligne premiere où il ha noté Æ igme,
il pouuoit bien adiouſter, inexplicable.
Ie repeteray icy les mots propres de ſon
Ænigme, qui ſont tels. En premier lieu
ie conſidere qu'aux poils des Cheures &
brebis les ſecrets de nature ne ſont point
enſeignez, de paour qu'vn chacun les
entende.

Ne voila pas bõs mots ænigmatiques?
Or pour me taire des autres, c'eſt le
meilleur, que pour *pellibus*, il entend
& expoſe poils. Ie ne ſcay ſi vn meſme
Docteur ha donné enſeignement de la
langue Latine à luy, & à celuy duquel il
me faict maintenant ſouuenir, qui quel-
que iour voulant prouuer que S. Iean Ba-
ptiſte eſtoit en ſon temps veſtu de peau
de Chameau, allegoit les effigies des
peinctres, leſquels couſtumierement le
repreſentent en tel habit, ſuiuans (com-
me il diſoit) Sainct Marc, qui ha eſcrit,
Et erat Ioannes veſtitus pilis camelis. Mais
l'vn & l'autre euſſent bien entendu ces 2.
ablatifs, *pilis & pellibus*, ſans s'abuſer di-
uerſement par l'affinité d'iceux, ſi en re-
tenant chacun le ſien, ils euſſent faict mu-
tuel

tuel eſchange de leurs conceptions & interpretations.

De ce lieu l'on peut coniecturer du reſte de ſa verſion : à laquelle, peut eſtre, il donne meilleur nom qu'il n'en penſe, en l'appellant traduction. Mais ie la laiſſe pour telle qu'elle eſt. Auſſi ne l'ay-ie que fueilletee & courue hatiuemẽt, pour veoir s'il y auroit encores rien du ſien, appartenant à ladicte ſcience : quoy faiſant, ſes annotations marginales m'ont faict prendre garde en cecy, que ie ne cherchois. Et laiſſe à penſer aux gens de bon iugement & ſcauoir, de quelle grace il propoſe à M. Edouard Laurent, en vne autre ſienne Epiſtre, quelque iour eſtre aduenu, qu'vn homme de bon eſprit ſatisfaiſant à la demande d'aucuns, qui s'eſmerueilloyent qu'il ne mettoit rien en lumiere (comme font pluſieurs de moindre reputation que luy n'eſtoit) reſpondit que deſia le nombre des L. ſurpaſſoit tout aage de les pouuoir lire, tant s'en faut qu'on les puiſſe bien entendre. D'auantage, que pour le preſent on ne pourroit quaſi rien dire que ia n'ayt eſté dict au parauant : ſuiuant la ſentence de Terence. Quoy conſideré par luy, ioincte la peur de detractiõ, il ha voulu traduire le

traicté de Claude Celeſtin. Où i'eſtime qu'il vueille dire, qu'il ha mieux aymé faire cela, que d'entreprendre à compoſer quelque choſe, pour augmenter ſi grand nombre de liures, ou pour redire choſes dictes. Comme ſi la verité n'eſtoit deuers pluſieurs ſçauans hommes, qui eſcriuent, qu'il y ha encores infinies choſes non ſçeues ne enſeignees, leſquelles toutesfois on peut ſçauoir & enſeigner. Mais ie ſuis bien d'aduis qu on ne les attende de la part dudict Girard: de peur que la longueur du temps ne fuſt trop facheuſe. Au reſte il ha opinion (comme il donne à entendre) d'eſtre bien digne de faire telle reſponſe, qu'il dict auoir eſté faicte par ſon, ne ſçay quel homme par luy loué de bonté d'eſperit, & peut eſtre controuué, pour acquerir, ſoubs la couuerture d'autruy, quelque faueur à ſa pareſſe & ignorance. Mais veritablement ie croy, que plus conuenable luy ſeroit vne ſemblable à celle d'Apollonius: lequel interrogé par Euxenus pourquoy il ne mettoit quelque choſe par eſcrit, attendu qu'il auoit & bon ſçauoir en Philoſophie, & braue ſtile pour l'expliquer, modeſtement reſpondit, qu'il n'auoit encores appris à ſe taire: & deſlors impoſa

ſilence

ſilence à ſa langue pour long temps. Or ſi ledit Girard eut communiqué ſes conceptions accompagnees de detractions & iniuſtes moqueries touchant l'Alchymie & les honneſtes profeſſeurs & eſtudians en icelle, leſquels il ne cognoiſſoit ſeulement à ſes ſemblables & amis, en contenant honneſtement ſa langue, à l'imitatiõ d'iceluy Apollonius, & ſa main, ſans leur donner abandon de les publier, il n'eut eſté en danger d'abuſer quelques ignorãs & credules lecteurs, & auditeurs, ne d'eſtre à bon droict mocqué des ſçauans: & ie n'euſſe eu la peine de confuter ſes reſueries ridicules & menteries intolerables.

FIN.

VIVSQVIS PRO SVIS
FORTVNIS